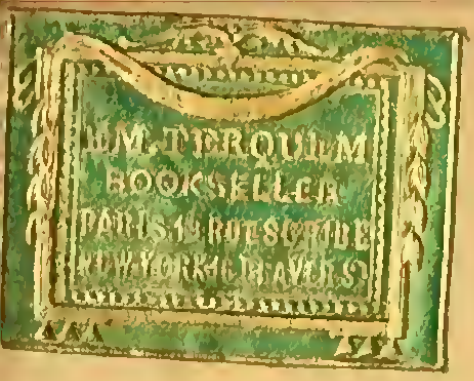
E. RICHEBOURG

LES SOIRÉES AMUSANTES

JUILLET



MM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST

LES

SOIRÉES AMUSANTES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur section de la librairie), en mai 1875.

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

3527 s

LES SOIRÉES AMUSANTES

TROISIÈME SÉRIE

CONTES D'ÉTÉ

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

VII

JUILLET

118807
26/9/11

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

Tous droits réservés

PQ
2387
R3756
t.7

LE MISSEL

DE LA GRAND'MÈRE

I

On était au commencement du mois de janvier 1872. Minuit venait de sonner. Dans un logement sombre et humide de la rue de Grenelle-Saint-Germain, au rez-de-chaussée, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans travaillait à la lumière pâle d'une petite lampe. Un feu de coke s'éteignait dans la cheminée.

Au dehors, on entendait les sifflements du vent qui se cognait aux

angles des murs, le bruit de la neige, chassée par la rafale, fouettant les vitres de la fenêtre, de temps à autre, le roulement sourd d'une voiture sur le pavé des rues ; de grandes dames, sans doute, revenant d'une soirée ou se rendant tardivement à une fête mondaine. Pour celles-ci comme pour tous les autres favoris de la fortune, les longues nuits d'hiver sont consacrées au plaisir : pour les pauvres, pour tous ceux qui travaillent, la nuit est le moment du repos nécessaire.

Le Paris travailleur et laborieux dormait, et la jeune fille travaillait encore, sans s'apercevoir que son feu s'était éteint, que ses yeux se fatiguaient et qu'elle n'était guère chaudement vêtue.

Tout en tirant son aiguille avec une agilité fébrile, elle jetait à chaque instant un regard plein de ten-

dresse sur un lit où reposait une femme. Jeune encore, cette femme, la mère, avait dû et devait encore beaucoup souffrir; on le voyait à l'agitation de son demi-sommeil. Son visage fatigué, amaigri, encadré de cheveux noirs qui en faisaient ressortir la pâleur, était aussi blanc que l'oreiller sur lequel reposait sa tête. Depuis près d'un mois, une fièvre violente la retenait sur son lit.

Et pour que sa mère malade ne manquât de rien, la jeune fille s'imposait un travail de dix-huit heures par jour. La tâche était rude, et encore ne gagnait-elle pas beaucoup : le plus souvent cinquante sous, rarement trois francs. Elle faisait de la broderie, de ces ouvrages merveilleux qu'on croirait sortis de la main d'une fée, et qui sont, avec les dentelles, indispensables à la toilette

d'une princesse ou d'une reine de la mode. C'étaient de véritables chefs-d'œuvre d'art à l'aiguille; malheureusement, les chefs-d'œuvre, n'importe dans quel genre, sont bien rarement payés ce qu'ils valent. On exigeait la perfection du travail, on ne le payait pas plus cher pour cela.

Avant d'être achetée par une grande dame, une pièce de broderie passe souvent par bien des mains, et il faut que tout le monde gagne !

La pauvre enfant arrivait, — comme on dit, — à joindre les deux bouts, mais à force de privations pour elle-même. Elle payait le médecin, les remèdes du pharmacien, et pouvait acheter, deux fois par semaine, un morceau de bœuf pour faire un bouillon gras à sa chère malade. Pour elle, rien... le plus souvent elle se contentait d'un morceau de pain. Elle portait la même

robe que l'année précédente et, depuis six mois, les mêmes bottines. Elle lavait et repassait le linge du ménage. Avec peu de chose, elle s'était fait un chapeau pour aller chercher et reporter son ouvrage; ces jours-là, afin de se garantir du froid, et aussi pour cacher les nombreuses reprises faites à sa robe, elle s'enveloppait dans un long châle noir.

Mais si elle était pauvrement vêtue, son air distingué et son maintien modeste et plein de dignité savaient commander le respect. D'ailleurs, elle était belle à ravir, et la beauté, même chez les plus humbles, a toujours son prestige.

A sa beauté rayonnante se joignait le charme infini d'un sourire enchanteur, d'un regard qui semblait toujours interroger, et d'une voix douce, un peu timide, mais

pleine de notes harmonieuses. Sa taille svelte, élancée, un peu au-dessus de la moyenne, accusait des formes parfaites sous ses misérables vêtements. Ses bras ronds, blancs comme l'albâtre, étaient terminés par des mains mignonnes, potelées, aux doigts effilés, ornés de jolis ongles roses, de véritables doigts de fée. Les piqûres, d'aiguille, qui se montraient sur quelques-uns et trahissaient l'ouvrière, semblaient les embellir encore.

Quoique fatigué, son gracieux visage conservait sa fraîcheur, et sous le velouté des joues fleurissaient toutes les roses de la jeunesse. Ses dents, du plus bel émail, étaient petites et bien rangées; ses lèvres avaient emprunté à la nature son plus pur carmin; son nez droit, légèrement allongé, était celui d'une patricienne Enfin, son front large,

uni, délicatement bombé, se couronnait de magnifiques cheveux noirs, comme ceux de sa mère, sous lesquels s'attachaient des oreilles fines, rosées, d'un modèle parfait, qui se cachaient le plus souvent sous les brides de son chapeau ou de son bonnet de linge.

Une heure sonna. Comme nous l'avons dit, le feu s'était éteint. Le froid pénétrait dans la chambre ; il saisit la jeune fille et elle eut un frisson. Elle posa son ouvrage sur la petite table près de laquelle elle travaillait, se leva et s'approcha du lit pour rajuster les couvertures et étendre sur la malade les vêtements qui remplaçaient l'édredon absent.

Celle-ci ouvrit les yeux.

— Adrienne, quelle heure est-il ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Une heure, chère mère.

— Et tu travailles encore ! Je

t'avais pourtant défendu de travailler après onze heures du soir; tu profites de mon sommeil pour me désobéir... Adrienne, c'est mal!

— Mère chérie, ne gronde pas ta fille; je t'assure que je ne suis point fatiguée.

— Regarde, tu n'as pas même de feu.

— Il vient seulement de s'éteindre.

— Tu as froid, j'en suis sûre.

Elle lui prit les mains.

— Oh! tes mains sont glacées! reprit-elle.

— Mais non, je n'ai pas froid du tout.

— Adrienne, je te défends encore une fois de travailler si tard.... Tu veux donc aussi te rendre malade!

— Je ne peux pourtant pas te laisser mourir faute de soins, répondit la jeune fille avec des larmes dans la voix.

— Mais depuis trois jours je vais mieux, beaucoup mieux.

— Oui, le médecin nous fait espérer; mais ce sera long et il faut que tu sois bien nourrie.

— Tant de peine pour toi, si jeune... ma pauvre enfant!

— Je suis forte, va, chère mère.

— Et courageuse et vaillante, c'est vrai. Mais quand je pense à cette vie de travail, de privations, de misère que tu t'imposes, je souffre cruellement, et plus encore quand je songe au passé, à ce que tu devrais être...

— Ne parlons jamais de cela; près de toi, quand tu seras guérie, je serai heureuse, je retrouverai toute ma gaieté. La fortune est peu de chose si on la compare au bonheur d'avoir sa mère.

— C'est l'ange de l'abnégation, murmura la malade.

Puis plus haut :

— Voici le jour du terme qui approche, comment ferons-nous ?

Le visage de la jeune fille s'assombrit subitement.

— Nous avons toujours payé régulièrement, reprit la mère. Le gérant de la maison prendra cela en considération et nous accordera du temps.

— Je l'espère.

— Il faudra prévenir le concierge.

Adrienne n'osa point dire à sa mère que le matin même le concierge l'avait avertie que si elle ne pouvait payer le huit, elle recevrait congé.

— Il vaudrait peut-être mieux payer le huit, hasarda-t-elle.

— Sans doute, mais nous sommes sans argent. Mes bijoux, les tiens, ma pauvre enfant, sont enga-

gés ; on ne t'offrirait pas dix francs de ce qui nous reste ici.

— Tu m'as souvent parlé de M. Pierrard, riche armateur du Havre, dont les parents étaient liés d'amitié avec ma grand'mère, qui leur a rendu à une époque un important service. Le fils n'a peut-être pas oublié.

— Il y a si longtemps de cela !

— Qu'importe ! sous ta dictée je pourrais lui écrire une petite lettre ; et puisqu'il est si riche, cela ne le gênerait pas beaucoup de nous prêter une petite somme.

— Je ne connais pas M. Pierrard et c'est pour cela que je n'ai jamais osé m'adresser à lui dans les jours de grande détresse. Sa mère était, en effet, l'amie intime de la mienne, et j'ai comme un vague souvenir d'une somme prêtée à un moment où M. Pierrard, le père de celui-ci, se trou-

vait à la veille d'une faillite qui devait entraîner sa ruine. Mais le fils a-t-il eu seulement connaissance de ce fait?

— Nous pouvons le lui rappeler, chère mère; d'ailleurs, il vaut mieux souvent s'adresser à des étrangers qu'à des parents. Nous avons écrit à ta sœur, ma tante, qui est riche aussi, qui habite à Paris..., elle ne nous a pas répondu.

— Hélas! nous ne sommes pas nées de la même mère; je ne l'ai vue qu'une seule fois et je suis pour elle une étrangère. Je me suis adressée à elle, je n'aurais pas dû le faire; c'était une faiblesse dont je suis punie. Tu as raison, il est quelquefois préférable et plus digne d'implorer la pitié des étrangers. Puisque tu le désires, demain nous écrirons à M. Pierrard. Mais nous nous oublions à causer et tu as besoin de repos. Va dormir, mon enfant.

— As-tu besoin de quelque chose?

— Un peu de tisane, si tu veux ; j'ai la bouche sèche.

— J'ai eu soin d'entourer la bouillotte de cendres chaudes, elle est encore tiède.

Elle présenta une tasse de tisane à sa mère, puis elle arrangea l'oreiller sous sa tête, l'embrassa sur les deux joues et se retira dans le petit cabinet qui lui servait de chambre à coucher.

II

La grand'mère, dont il vient d'être question, avait eu une de ces existences tourmentées, sans bonheur et sans joie, malheureusement trop communes de nos jours.

Il ne se passe pas de jour, en effet, sans que nos tribunaux civils ne soient saisis de quelqu'un de ces drames douloureux, qui mettent à nu les plaies de la famille, et dont le dénoûment forcé, fatal, est la séparation de corps.

Deux êtres pleins de jeunesse et d'espérance s'étaient unis; ils devaient marcher dans la vie en se tenant par la main, souriant l'un à

l'autre; ils devaient s'aider, s'encourager, se soutenir, s'aimer; eh bien, non, un jour ils cessent de s'entendre, entre eux se creuse un abîme! c'est la faute de l'un, souvent de tous les deux. Un jugement intervient, et les doux liens qu'une loi avait noués, une autre loi les brise. Et les voilà devenus indifférents, ennemis même, ou ils ne se connaissent plus : ils sont étrangers l'un pour l'autre!

La séparation de corps est un des plus grands malheurs qui puissent frapper la famille.

Ce n'est pas le divorce, c'est peut-être pire.

La grand'mère d'Adrienne avait apporté en se mariant une dot de soixante mille francs à son mari, M. Mazurier. En ce temps-là, le commerce ou l'industrie ne faisait pas aussi facilement qu'aujourd'hui

des millionnaires, et une dot semblable était considérée comme très-importante. De petit commissionnaire en soieries qu'il était, M. Mazurier devint bientôt un gros négociant. Il occupait une centaine de commis et d'employés des deux sexes.

Un an après son mariage, madame Mazurier mit au monde un enfant, une fille, que l'on appela Claire. Cette enfant devait être une nouvelle attache pour les époux, une augmentation de bonheur.

Malheureusement, M. Mazurier, qui n'avait probablement épousé sa femme que pour avoir sa dot, se laissa séduire par les beaux yeux d'une des demoiselles employées dans sa maison.

Le jour où madame Mazurier apprit ce qui se passait, sa fierté se révolta, elle s'indigna et pleura. Il y eut entre elle et son mari une expli-

cation; des paroles très-vives et même violentes furent échangées. Elle exigeait le renvoi immédiat de la demoiselle, ce à quoi le mari ne voulut point consentir. C'était en quelque sorte ajouter le mépris à l'outrage. M. Mazurier méconnaissait tous ses devoirs et les foulait sous ses pieds.

— Alors, dit-elle, c'est moi qui quitterai votre maison.

— Cela m'est égal, répondit-il froidement.

Le soir même, madame Mazurier s'installait avec sa fille dans une chambre d'hôtel. Sa petite Claire avait alors cinq ans.

Elle intenta un procès à son mari et, quelques mois plus tard, la séparation de corps fut prononcée. Par un sentiment de dignité contre lequel son avoué lutta vainement, elle

ne voulut absolument réclamer que sa dot, qui lui fut rendue.

Pour tâcher d'oublier, elle se consacra entièrement à l'éducation de sa fille. Elle voulut vivre pour elle, et malgré le cruel accident de sa vie, elle put trouver encore quelques jours de joie.

A dix-huit ans, Claire Mazurier épousa un jeune avocat sans fortune qui, peu de temps après, fut nommé substitut dans une petite ville de province.

M. Mazurier avait donné son consentement au mariage sans faire aucune observation, mais on ne le vit ni à la mairie ni à l'église.

Bien qu'il eût acquis une fortune considérable, il ne songea point, en cette circonstance, qu'il devait au moins une dot à sa fille. Pour entrer en ménage, Claire n'eut que

son trousseau et 10,000 francs que lui donna sa mère.

Le cœur de M. Mazurier s'était complétement fermé pour sa femme et son enfant. Cet homme s'était laissé dominer par une femme audacieuse et cupide; une passion coupable en avait fait un esclave.

Deux ans après le mariage de sa fille, en 1854, l'année même de la naissance d'Adrienne, madame Mazurier mourut subitement d'une attaque de choléra.

Il y avait à peine trois mois que le mari de Claire, M. Duverger, avait été envoyé en Algérie, à Constantine, toujours comme substitut. Ce fut lui qui vint à Paris pour recueillir l'héritage de sa belle-mère. Chose étrange, inexplicable, il ne trouva presque rien : quatre mille francs dans le tiroir d'un secrétaire.

Cependant, madame Mazurier,

qui vivait dans une retraite presque absolue, ne recevait personne et dépensait à peine, au dire de ceux qui la connaissaient, deux mille francs par an. Il était impossible qu'elle eût dépensé la somme qui lui avait été rendue par son mari au moment de la séparation. Elle avait donné dix mille francs à sa fille en la mariant, mais il devait lui rester cinquante mille francs. On ne trouva dans ses papiers ni valeurs industrielles, ni titres de rente, ni obligations, ni reçu d'aucune espèce. Les cinquante mille francs avaient existé, pourtant; qu'étaient-ils devenus?...

Claire avait entendu dire à sa mère qu'elle avait fait un placement avantageux de son petit capital; elle ne savait rien de plus.

Fallait-il supposer que madame Mazurier possédait des titres et que

ceux-ci avaient été volés au moment de sa mort ? La chose était possible, mais rien ne pouvait permettre de l'affirmer.

M. Duverger fit vendre le mobilier et tout ce qui avait appartenu à sa belle-mère, à l'exception du linge et d'un vieux livre de messe à garnitures d'argent, qu'il trouva dans son étui, sur le rayon d'une armoire. Ses affaires terminées, il s'empressa de rejoindre sa femme et son enfant qu'il avait laissées à Constantine pour leur éviter la fatigue d'un long voyage.

Pendant ce temps, M. Mazurier épousait sa concubine, afin de légitimer une fille qu'il avait eue d'elle dix-huit mois environ après la naissance de Claire, et de lever les obstacles qui pouvaient s'opposer à son établissement, car un brillant mariage

était proposé à la nouvelle demoiselle Mazurier.

A cette occasion, le négociant sortit deux cent mille francs de sa caisse, et sa seconde fille put épouser M. Caillet, banquier, qui déjà, à cette époque, passait pour être millionnaire.

Peu de temps après, M. Mazurier se retira complétement des affaires. Il eut bien soin, suivant les conseils de sa femme, de placer toute sa fortune en valeurs mobilières ; cela devait rendre plus facile une captation. Du reste, par des agissements d'une honnêteté fort douteuse, madame Mazurier et le banquier Caillet s'arrangèrent si bien que, le jour où le père de Claire mourut, il ne possédait plus rien.

On avait ravi à madame Duverger l'affection de son père, on avait occupé la place qui lui appartenait

dans sa maison, et on complétait ces infamies en lui prenant audacieusement la part d'héritage à laquelle elle avait droit.

Certes, ce dernier acte, non moins odieux que les précédents, donnait matière à un procès. Il eût été facile, peut-être, de prouver que M. Mazurier avait été frauduleusement dépossédé par son gendre et sa seconde femme; mais madame Duverger était devenue veuve; elle ne connaissait rien aux affaires; elle crut, comme on le lui avait dit, que son père s'était ruiné en faisant de fausses spéculations. Et puis, pour plaider il faut de l'argent, beaucoup d'argent, elle n'en avait pas. Elle était revenue à Paris avec sa petite Adrienne, s'y était installée très-modestement et elle travaillait pour vivre. Il lui restait bien quelques milliers de francs sur sa dot, mais

elle crut devoir les employer à l'éducation et à l'instruction de sa fille. Adrienne reçut, en effet, une très-belle instruction; elle sortit du couvent à l'âge de quinze ans, parce que sa mère ne pouvait plus payer les mois de sa pension.

Alors la jeune fille comprit ce que sa mère avait fait pour elle, ce qu'elle devait à son dévouement; elle devina les privations qu'elle s'était imposées pour l'élever, et la reconnaissance dont elle se sentit pénétrée l'arma d'un courage invincible contre l'adversité. Elle ne se plaignit point; elle était trop jeune encore pour s'effrayer de l'avenir.

On lui avait appris à se servir de l'aiguille; sa mère travaillait, elle voulut travailler aussi : elle devint brodeuse. C'est ainsi qu'elles vécurent, tant bien que mal, jusqu'au

jour où la maladie de madame Duverger vint aggraver la situation.

Adrienne comprit que l'heure était venue de se dévouer à son tour. Elle regarda le malheur en face et se crut assez forte pour lutter seule contre lui. Mais, comme nous l'avons dit, elle s'épuisait par le travail ; elle le sentait et ne voulait pas s'avouer vaincue. Les petites économies du ménage s'en étaient allées ; ensuite, le Mont-de-Piété avait prêté quelques sous sur quatre ou cinq bijoux, souvenirs bien chers d'un passé plus heureux ; et le terme, ce fantôme effrayant des pauvres ménages parisiens, s'avançait à grands pas. En même temps que lui, la misère sombre, si redoutable l'hiver, allait frapper à la porte.

Contraste douloureux entre les innocents et les coupables, qui semblerait une négation de toute justice !

Ici, deux victimes se débattent au milieu des étreintes de la fatalité, et tout près, dans ce même Paris, gouffre insondable qui renferme tout, les fleurs du bien et les fruits du mal, d'autres personnes de la même famille vivent heureuses au milieu des plaisirs qui semblent créés pour elle. Une fille de M. Mazurier va peut-être mourir faute d'un morceau de pain, tandis que l'autre, gâtée par la fortune, s'entoure de luxe, s'abreuve de jouissances et, indifférente aux souffrances de son aînée, offre des fêtes superbes où tout le Paris élégant et mondain se donne rendez-vous.

III

M. Caillet, le riche banquier, dont tout le monde vantait les merveilleuses opérations de Bourse, avait deux enfants : une fille nommée Ernestine et un fils qui s'appelait Gustave. Mademoiselle Ernestine avait un an de moins que sa cousine Adrienne, dont elle ignorait peut-être l'existence, et M. Gustave, qui était déjà un petit-maître fort à la mode, avait à peine seize ans.

M. Caillet était le banquier de M. Pierrard, le riche armateur du Havre. Les deux familles étaient très-liées et se voyaient souvent. L'été, on recevait celle du banquier

au Havre ; on se rencontrait sur les plages de Trouville et de Dieppe, au Mont-Dore ou à Biarritz. L'hiver, on se retrouvait à Paris, et la maison du banquier était mise à la disposition de l'armateur.

Comment cette amitié avait-elle pris naissance? M. Pierrard ne s'était jamais expliqué à ce sujet, probablement parce qu'il lui eût été impossible de rien expliquer. Il croyait devoir de la reconnaissance à M. Caillet et à sa famille, c'était tout; il n'avait jamais su pourquoi. Son père et sa mère, qui auraient pu l'éclairer, n'existaient plus depuis longtemps.

Son fils unique, âgé de vingt-quatre ans, était le fiancé de mademoiselle Ernestine, et un prochain mariage allait encore resserrer les liens d'amitié qui unissaient les deux familles.

Depuis six mois, Edmond Pierrard habitait à Paris. Bien qu'il eût été décidé qu'aussitôt après son mariage il succéderait à son père, son futur beau-père lui apprenait la manière de traiter les diverses opérations de banque. C'était peut-être, en même temps, un prétexte pour qu'il pût faire plus assidûment sa cour à mademoiselle Ernestine.

Le jour où, sous la dictée de sa mère, Adrienne écrivait au Havre à M. Pierrard, celui-ci se trouvait à Paris; il y avait été appelé par ses affaires et, comme d'habitude, il était descendu chez M. Caillet.

La lettre lui fut réexpédiée par son employé chargé de la correspondance, avec deux ou trois autres qui, comme celle d'Adrienne, lui étaient personnelles.

La supplique de la jeune fille l'étonna singulièrement. Ses rela-

tions avec M. Caillet dataient de loin, et depuis douze ans qu'elles étaient devenues tout à fait intimes, il n'avait jamais entendu dire qu'il existât une madame Duverger, fille de M. et de madame Mazurier. Il faut ajouter qu'il n'était pas mieux instruit sur tout ce qui touchait au passé de cette famille. M. Caillet jouissait d'une si grande considération, son honorabilité était si universellement reconnue, qu'il aurait cru commettre une mauvaise action en se mettant en quête de renseignements.

On comprendra facilement l'émotion dont il fut saisi à la lecture de cette lettre, qui lui révélait tout d'un coup un fait inconnu. Il ne pouvait supposer qu'il eût affaire à une intrigante. Ce n'était pas un secours qu'on lui demandait, mais seulement un prêt, et bien timidement,

avec le ton que prennent les pauvres honteux. La lettre disait encore :

« Ma mère était l'amie d'enfance de la vôtre, et, si ce n'est pas une erreur de ma mémoire, elle a été assez heureuse autrefois pour lui rendre un léger service. »

Du reste, pas un mot de M. Caillet et de sa femme.

Qui était donc cette dame Duverger, née Mazurier, qui, malade, lui écrivait avec la main de sa fille ? Était-elle la sœur de madame Caillet ou bien une parente éloignée ? Ou bien encore s'agissait-il d'un Mazurier étranger à la famille du banquier ? Autant de questions auxquelles il lui était impossible de répondre.

On vint le prévenir que le déjeuner était servi. Il s'empressa de descendre à la salle à manger où tout le monde l'attendait. On s'aperçut

tout de suite qu'il était préoccupé.

— Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles du Havre? lui demanda son fils.

— Non, au contraire.

— Alors, mon cher Pierrard, dit le banquier, votre contrariété, — car vous êtes contrarié, — vient d'une autre cause. Tenez, voilà ces dames inquiètes ; dites-nous vite de quoi il s'agit.

— Ma foi, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

— Parbleu! fit M. Caillet.

— Avant tout, je dois vous déclarer que vous vous êtes trompés, car je ne suis nullement contrarié.

— En ce cas, rien de grave à redouter.

— Connaissez-vous une dame veuve du nom de Duverger? demanda-t-il.

A cette question, à laquelle on

s'attendait si peu, le banquier se troubla, sa femme pâlit; seule, madame Mazurier, assise en face de l'armateur, resta impassible.

— Nous la connaissons, dit-elle avec aigreur, puisque nous avons le malheur qu'elle soit de la famille. Pourquoi nous demandez-vous cela, cher monsieur Pierrard?

— Il paraît que cette dame et sa fille se trouvent en ce moment dans une position extrêmement difficile ; la mère est malade depuis plus d'un mois et elles sont à la veille de manquer de pain.

— La malheureuse! s'écria l'affreuse femme, qui n'hésita pas à appeler à son secours la plus odieuse des calomnies; voilà les suites inévitables de sa mauvaise conduite.

Sans se rendre compte du sentiment pénible qu'il éprouvait, le cœur de l'armateur se serra.

— Il faut être indulgent quelquefois pour certaines fautes, reprit-il, et ne jamais rester impitoyable pour ceux que frappe le malheur. Madame Duverger m'a écrit une lettre fort touchante.

— En vérité, c'est trop d'audace! interrompit la mégère.

— Elle me supplie de lui venir en aide, de lui prêter une somme, d'ailleurs fort minime.

— Elle continue donc son métier de mendiante?

— J'ai lieu de m'étonner qu'elle ne se soit pas adressée à moi, dit madame Caillet d'une voix hypocrite.

— Vingt fois déjà nous l'avons retirée de la misère, osa ajouter madame Mazurier.

— Ne vous préoccupez plus de cette affaire, monsieur Pierrard, reprit la femme du banquier; je me

charge de votre réponse à madame Duverger. C'est à sa famille à lui venir en aide comme elle l'a toujours fait. Dès aujourd'hui je ferai passer chez elle, et on lui remettra l'argent dont elle a un si pressant besoin.

M. Pierrard ne trouva rien à objecter. Du moment que madame Caillet revendiquait le droit, qui lui appartenait, de secourir un membre de sa famille, il ne pouvait plus se mettre en son lieu et place.

La façon dont on s'était exprimé sur le compte de madame Duverger avait obtenu le résultat qu'on en attendait. L'effet produit par la lecture de la lettre était détruit. La sympathie de M. Pierrard se changeait en indifférence. Pourquoi se serait-il intéressé à ces deux femmes, qu'il ne connaissait point, et qu'on lui présentait comme indignes ?

D'un autre côté, par un sentiment

de délicatesse facile à comprendre, malgré l'intérêt qu'il pouvait avoir à connaître la vérité, il ne fit aucune question sur madame Duverger et sa fille.

Il avait touché à un secret de famille, il voulut le respecter.

On parla d'autre chose.

Dans la soirée, un domestique de madame Caillet se présenta chez madame Duverger. Son air dédaigneux, pour ne pas dire impertinent, était bien digne des maîtres qu'il servait. Il avait reçu des instructions et, tout fier de figurer un personnage, il ne voulait pas paraître au-dessous de la mission qui lui avait été confiée.

La malade commençait à aller mieux; elle avait voulu se lever et elle était assise devant le feu. Adrienne travaillait près de la petite table. Elle se leva pour ouvrir au

domestique et reprit aussitôt sa broderie.

Madame Duverger s'était tournée à demi du côté du visiteur ; elle n'eut pas de peine à deviner en lui un valet de bonne maison.

— Madame, vous avez écrit à M. Pierrard, du Havre?

— Oui, Monsieur. Est-ce donc sa réponse que vous m'apportez?

— Hélas! se dit la jeune fille, cet homme ne se présente pas comme un messager de bonne nouvelle.

— Je suis envoyé par M. Caillet, répondit le domestique.

La mère et la fille tressaillirent.

— Je dois vous dire d'abord, reprit le valet, qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre. M. Pierrard, du Havre, a été très-étonné que vous lui ayez écrit, et il ne répond jamais à certaines demandes qui lui sont adres-

sées par des personnes qu'il ne connaît pas.

Les deux femmes échangèrent un regard plein de tristesse, puis elles baissèrent la tête.

— M. Pierrard a communiqué votre lettre à madame Caillet, poursuivit le domestique, car il est en ce moment à Paris.

— Oh! quelle humiliation! murmura la pauvre veuve.

Les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes.

— Est-ce tout ce que vous avez à nous dire de la part de madame Caillet, Monsieur? demanda madame Duverger.

— Elle m'a chargé de vous remettre ceci, répondit le valet en présentant à la veuve un billet de banque de vingt-cinq francs.

— Ah! une aumône! fit-elle d'un ton amer, comme à un mendiant

qui tend la main! Je ne suis pas heureuse, Monsieur; mais n'ayant rien demandé à madame Caillet, je n'ai rien à accepter d'elle.

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

Le domestique ne savait plus que dire. Il passa ses doigts dans ses longs favoris et se décida à remettre le billet dans sa poche.

— Je dirai à madame Caillet que vous n'avez besoin de rien, fit-il.

Adrienne se leva.

— Vous pourrez lui dire, si vous le voulez, répliqua-t-elle, que nous manquons de tout, que demain peut-être nous n'aurons ni feu, ni pain, ni asile, mais que nous avons toujours confiance en Dieu, lorsque tout le monde nous abandonne et nous oublie. Veuillez lui dire aussi que nous lui souhaitons d'être toujours assez heureuse pour ne jamais

recevoir l'affront qu'elle nous fait aujourd'hui.

Le domestique pirouetta sur ses talons et gagna la porte.

— Ah ! ma mère, ma pauvre mère ! s'écria la jeune fille en tombant à genoux près de la malade.

— Nous boirons le calice jusqu'à la lie, murmura madame Duverger.

— Tu le vois, reprit Adrienne, il faut que je travaille, que je travaille beaucoup.

Puis, joignant les mains et rejetant en arrière sa tête charmante, elle s'écria :

— Mon Dieu ! conservez-moi ma mère et ne nous abandonnez pas !

IV

C'était un homme dur et peu commode, le gérant de la maison où demeurait madame Duverger. On le supplia d'accorder un délai avec promesse de payer au demi-terme ; il resta impitoyable, et le 10 janvier, il fit signifier le congé par huissier. Il est vrai qu'il ne tenait nullement à conserver sa locataire. Le logement du rez-de-chaussée lui avait été demandé, et il voulait le transformer en écurie et remise.

Après la signification vint la saisie. L'huissier chargé de l'opération mit la main sur tout ce que la loi lui permettait de prendre ; il n'oublia

même pas de coucher le vieux missel sur son inventaire.

— Je vous en prie, Monsieur, lui dit Adrienne, laissez-nous ce livre, auquel nous tenons beaucoup, ma mère et moi.

— Vous demandez cela trop tard, Mademoiselle, c'est déjà écrit.

— En voici un autre que vous pouvez prendre à sa place.

— Impossible ; voyez, j'ai fait ajouter : avec garnitures d'argent.

— C'est un souvenir de ma grand'mère, reprit la jeune fille en s'efforçant de retenir ses larmes.

— J'aurais voulu vous être agréable, Mademoiselle ; mais, je vous le répète, il est trop tard. Du reste, si vous tenez tant que cela à votre vieux livre de messe, vous n'aurez qu'à être là le jour de la vente et vous l'achèterez. Il ne sera pas vendu plus de cinq francs.

Ce n'était pas que le missel fût utile à madame Duverger et à sa fille ; elles avaient chacune leur livre de messe, et depuis bien des années, celui de la grand'mère n'était pas sorti de son étui ; elles l'avaient pieusement conservé et elles y tenaient seulement parce qu'il avait appartenu à madame Mazurier : le souvenir est la religion du cœur.

Le jour fixé pour la vente du pauvre mobilier arriva. La mère et la fille ne l'avaient pas attendu pour quitter le logement ; elles étaient allées cacher leur douleur rue de Seine, dans une chambre d'hôtel. La santé de madame Duverger se rétablissait bien lentement, au milieu de si cruelles émotions. Les forces ne revenaient pas et il fallait attendre encore deux mois peut-être avant qu'elle pût reprendre son travail.

La seule chose à redouter était une rechute ; aussi Adrienne redoublait-elle de soins et d'affection pour sa chère malade. La courageuse enfant se multipliait de toutes les manières.

Pendant que la vente avait lieu dans la cour de la maison de la rue de Grenelle et que le commissaire-priseur adjugeait chaque objet du ménage à tel ou tel marchand de bric-à-brac ou de meubles d'occasion, un jeune homme s'arrêtait dans la rue devant les étalages, plus brillants que riches, d'une douzaine de ces marchands ambulants, qui profitent toujours des ventes à la criée pour exercer leur petit commerce.

Après avoir regardé un instant les couteaux, les petites cuillers à café, les couverts argentés et dorés par le procédé Ruolz, les lorgnettes, les ronds de serviettes et autres produits

de la fabrique de Paris, le jeune homme entra dans la cour.

Il vit ce qui se passait ; c'était fort peu intéressant pour lui, et il se disposait à s'éloigner lorsqu'il aperçut une jeune fille qui cherchait à dissimuler sa présence en se cachant derrière une vieille armoire en bois de noyer. La beauté de cette jeune fille produisit sur lui une impression étrange, en même temps qu'il se sentait vivement intéressé par son air triste et résigné. Elle pleurait. A chaque instant elle épongeait ses yeux avec son mouchoir. Dans sa main gauche elle tenait une pièce de cinq francs ; on voyait briller le métal blanc entre ses doigts tremblants et rougis par le froid.

— Elle est ici pour acheter quelque chose, pensa le jeune homme ; mais pourquoi pleure-t-elle ?

Sans oser s'approcher, il continua

à l'examiner avec attention, et restait comme en extase devant cette admirable beauté, laquelle semblait protester contre la pauvreté de vêtements qui ne parvenaient pas à l'amoindrir. Tout dans sa personne, son regard, sa pose et ses mouvements, était gracieux, modeste, distingué, honnête. Il se dégageait d'elle comme un parfum d'innocence et de pureté. Le jeune homme voyait toutes ces choses et se laissait aller à son ravissement.

Soudain, la jeune fille passa rapidement le mouchoir sur son visage et se mêla au groupe des acheteurs. Le crieur venait d'annoncer la mise à l'encan d'un livre de messe.

— Allons, Mesdames et Messieurs, dit-il, trois francs le livre de messe avec son étui; le fermoir et les autres garnitures sont en argent. La mise à prix est trois francs. Au

poids, l'argent seul vaut mieux que cela. Allons, trois francs!

— Dix sous de plus, dit un acheteur.

— Trois francs cinquante, reprit le crieur.

— Quatre francs, répondit la jeune fille d'une voix douce et tremblante.

— Nous disons quatre francs, Mesdames et Messieurs; à quatre francs, ce beau livre de messe. Voyez, il est tout neuf, on ne dirait pas qu'il a servi.

Et, en l'ouvrant, il faisait voir de jolies gravures coloriées.

— Quatre francs, une fois... quatre francs...

— Quatre cinquante! cria le premier enchérisseur.

— Cinq francs! dit aussitôt la jeune fille.

Elle tremblait très-fort et se soute-

nait à peine ; ses doigts se crispaient sur la pièce de cinq francs.

— Cinq francs, maintenant, allons, cinq francs, cinq francs... Personne ne dit plus rien?...

— Mettez encore dix sous, fit l'enchérisseur.

La jeune fille devint pâle comme un suaire.

— Cinq cinquante, reprit la voix du crieur, nous irons bien à six francs... Cinq cinquante, une fois...

Il fit un signe à la jeune fille. Elle poussa un soupir et baissa la tête.

— Cinq francs cinquante, deux fois, continua-t-il, trois fois...

Le coup de marteau du commissaire-priseur se fit entendre, et il prononça le mot : Adjugé !

Un sanglot s'échappa de la poitrine de la jeune fille et elle s'éloigna en chancelant, suivie par les

regards étonnés ou moqueurs des marchands de bric-à-brac.

Le jeune inconnu, qui n'avait pas cessé d'observer Adrienne, avait suivi avec émotion les péripéties de ce petit drame. Il s'approcha de l'acquéreur du livre et lui dit :

— Monsieur, ce soir ou demain j'aurai l'honneur de vous faire une visite, soyez assez bon pour me donner votre adresse.

— Je demeure tout près d'ici, rue de l'École-de-Médecine, répondit le brocanteur ; du reste, voilà ma carte.

Et il remit au jeune homme un morceau de carton sur lequel on lisait :

« Perdrisel, habits neufs et d'occasion, lingerie et ameublements, argenterie et orfévrerie. Achat de reconnaissances du Mont-de-Piété.»

L'inconnu mit la carte dans sa po-

che et s'élança sur les pas de la jeune fille. Il la rejoignit à l'entrée de la rue des Saints-Pères.

— Mademoiselle, lui dit-il, veuillez m'excuser si je me permets de vous adresser la parole dans la rue ; je n'aurais pas cette audace si je n'étais persuadé que je puis vous être agréable.

Adrienne fit un brusque mouvement en arrière, et en même temps regarda son interlocuteur. Elle rencontra un regard si doux, si plein de compassion et de franchise, que sa réponse sévère expira sur ses lèvres. De grosses larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues pâles.

— Mademoiselle, reprit l'inconnu avec émotion, je m'intéresse à vous, ne me le défendez pas. Tout à l'heure, déjà, je vous ai vue pleurer, et je ne saurais vous dire le mal

que j'ai ressenti. J'étais là, assistant en curieux à cette vente, dans une cour, d'un pauvre mobilier. Vous avez mis deux enchères sur un livre de messe; pourquoi ne l'avez-vous pas acheté?

La jeune fille ouvrit sa main gauche, qui tenait encore la pièce de cinq francs.

— Je n'avais que cela, dit-elle.

— Pauvre fille! pensa le jeune homme, je l'avais deviné.

Il reprit à haute voix :

— Heureusement, les livres de messe ne sont pas rares, vous pourrez en acheter un autre.

— Un autre, Monsieur, ne sera pas celui-là, répondit-elle tristement.

— Vous y teniez, c'est donc un souvenir?

— Oui, Monsieur, un souvenir.

— D'une personne qui n'est plus, de votre mère peut-être?

— Non, de ma grand'mère.

— Mais comment ce souvenir, qui vous est si cher, s'est-il trouvé compris dans cette vente?

— Hélas! cette vente est celle de nos meubles, de tout ce que nous possédions, ma mère et moi.

— Oh! c'est affreux, murmura le jeune homme. Comment ce malheur vous est-il arrivé?

La jeune fille parut hésitante.

— Excusez-moi si je vous interroge ainsi, reprit-il, et je vous supplie de ne pas croire à une vaine curiosité de ma part.

— Je ne saurais supposer que vous puissiez vouloir du mal à une pauvre fille qui vous est inconnue. Notre histoire est bien simple et bien triste, Monsieur. Depuis bientôt trois mois ma mère est malade; moi, je suis brodeuse et je gagne peu. Nous n'avons pas pu payer le terme du

mois de janvier dernier, le propriétaire nous a chassées, a saisi nos vieux meubles et il les a fait vendre aujourd'hui pour rentrer dans ce qui lui est dû. Nous nous sommes retirées dans une chambre d'hôtel, sous le toit, une mansarde..... Quand pourrons-nous acheter d'autres meubles pour être chez nous? Probablement jamais...

— Vous n'avez donc pas de parents à qui vous puissiez vous adresser dans cette détresse ?

— Nous avons des parents, Monsieur, riches, très-riches... mais ils ne nous connaissent pas, nous sommes si pauvres !

— Oui cela se voit... trop souvent. Mais à défaut de parents, on a des amis.

— Des amis que la pauvreté épouvante, pour qui le malheur est une laideur repoussante.

— Vous êtes bien découragée, Mademoiselle; mais, croyez-le, il y a encore de bons cœurs sur la terre.

— Je le crois, Monsieur; mais nous ne connaissons pas ceux-là, ma mère et moi.

— Mademoiselle, reprit le jeune homme, voulez-vous compléter la confiance que vous avez bien voulu me témoigner en répondant à mes questions? Soyez assez bonne pour me donner votre adresse.

— Pourquoi, Monsieur?

— Je vous ai dit que je m'intéressais à vous, c'est la vérité. Je désire vous être utile, je le peux si vous le voulez.

— Je crois à vos excellentes intentions, Monsieur, et c'est parce que je vous ai jugé bon que je vous ai répondu. Mais je vous assure que vous ne pouvez rien pour nous; la

pauvreté n'exclut pas la fierté, et, c'est peut-être un grand tort, nous sommes fières, ma mère et moi; nous n'accepterons jamais rien d'un inconnu.

— Mademoiselle, répliqua tristement le jeune homme, penseriez-vous que je voudrais offrir de l'argent à madame votre mère? J'appartiens à une famille riche, je le pourrais; mais je sais le respect qu'on doit au malheur. Comme vous, j'ai le bonheur d'avoir ma mère : je l'adore, c'est vous dire qu'elle est bonne entre toutes. Elle ne demeure pas à Paris, mais je l'attends dans quelques jours; elle va venir faire des emplettes pour ses toilettes d'été. Elle aura besoin de broderies et vous êtes brodeuse; c'est du travail bien payé que je veux vous offrir.

— Je ne puis vous refuser, Monsieur, et je vous remercie d'avance.

Voici notre adresse : Madame Duverger, 38, rue de Seine.

Le jeune homme tressaillit.

— Madame Duverger, répéta-t-il, ce nom ne m'est pas inconnu.

— Mon père était magistrat, Monsieur ; malheureusement pour nous, il est mort trop tôt.

— Encore une question, Mademoiselle : n'êtes-vous pas parente de M. Caillet, le banquier ?

— M. Caillet est mon oncle.

— Votre oncle ?

— Du côté de madame Caillet ; ma mère est née du premier mariage de M. Mazurier.

— Singulière rencontre, se disait le jeune homme.

— Je connais beaucoup la famille Caillet, reprit-il, et si vous le désirez, je puis...

— Oh ! Monsieur, ne parlez jamais de nous dans cette maison.

— Je comprends... ce sont les parents riches qui ne vous connaissent pas. Au commencement de janvier dernier, à l'époque de ce terme fatal, qui a été suivi de la saisie de votre mobilier et de votre expulsion de la maison de la rue de Grenelle, vous vous êtes adressées à eux?

— Non, Monsieur.

— C'est étonnant; je crois me rappeler, pourtant, qu'une somme de deux ou trois cents francs a dû vous être envoyée alors par madame Caillet.

— C'est une erreur, Monsieur; sollicitée par moi, — le besoin était pressant, — ma mère s'est décidée à écrire à une personne qui habite au Havre.

— M. Pierrard, peut-être?

— Oui, Monsieur.

— M. Pierrard est un négociant

très-riche; c'est un brave et honnête homme, un de ces bons cœurs dont je vous parlais il y a un instant, Mademoiselle.

Adrienne secoua la tête.

— Notre lettre — c'est moi qui l'ai écrite — lui est parvenue, continua-t-elle; nous lui demandions de nous prêter une somme de deux cents francs. Il pouvait nous sauver. Jugez avec quelle angoisse nous attendions sa réponse. Le troisième jour, dans la soirée, un domestique entra chez nous; nos cœurs battaient bien fort. Mais rien qu'au ton que prit cet homme pour parler à ma mère, je compris que nous n'avions rien à espérer. « Je suis envoyé par madame Caillet, nous dit-il. M. Pierrard lui a communiqué une lettre que vous lui avez écrite et je suis chargé de vous dire qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre; M. Pier-

rard ne répond jamais à certaines demandes de personnes qu'il ne connaît pas. » Ce sont exactement les paroles du domestique, je ne les ai pas oubliées. Ensuite, il offrit à ma mère, de la part de madame Caillet, un billet de vingt ou de vingt-cinq francs. Ma mère n'a pas voulu l'accepter. Quelques années auparavant, dans une circonstance pénible, ma mère avait cru pouvoir s'adresser à sa sœur, et on n'avait pas daigné lui répondre. Malgré cela, si la somme dont nous avions besoin nous eût été offerte, non comme une aumône qu'on jette à la figure d'un mendiant pour se débarrasser de ses importunités, mais d'une façon convenable, nous ne l'aurions pas refusée, même de madame Caillet, à qui nous ne l'avions point demandée... Au lieu de cela, en les faisant précéder de paroles outrageantes, elle nous en-

voyait vingt-cinq francs !... C'était comme une raillerie amère ! Voilà la vérité, Monsieur.

— Ainsi vos riches parents ne vous sont jamais venus en aide ?

— Jamais.

— M. Caillet a deux enfants ; les connaissez-vous ?

— Je n'ai jamais vu ni son fils ni sa demoiselle. Un jour, aux Champs-Élysées, ma mère m'a fait remarquer deux dames qui revenaient du bois dans une calèche traînée par deux chevaux magnifiques : c'étaient mademoiselle Caillet et sa mère. La voiture allait vite, je n'ai fait que les entrevoir, et il est probable que je les rencontrerais aujourd'hui sans les reconnaître.

Tout en causant, le jeune homme avait accompagné Adrienne jusqu'à la rue de Seine.

— Vous voilà presque à votre porte, Mademoiselle, lui dit-il ; je me vois forcé de vous quitter.

Il la salua respectueusement et ils se séparèrent.

V

Un instant après, Adrienne était près de sa mère.

— Je n'ai pas le livre, lui dit-elle avec tristesse; une autre personne l'a acheté. Il a été vendu cinq francs cinquante centimes et je n'avais que cinq francs, toute notre fortune.

— Ma pauvre enfant, c'est encore une déception, répondit madame Duverger; mais il faut nous consoler de celle-ci comme de toutes les autres.

— J'aurais eu tant de plaisir à dépenser aujourd'hui notre unique pièce d'argent!

Demain, tu toucheras le prix de

ton travail de la semaine ; tu as absolument besoin d'une paire de bottines, tu pourras te l'acheter.

— Non, chère mère, celles-ci iront encore un mois; je préfère acheter, pour toi, quelques bouteilles de vin vieux de Bordeaux. C'est le moyen de recouvrer tes forces, dit le médecin.

— Je ne veux pas insister ; avec toi je ne gagne jamais.

— Maintenant, chère mère, je dois t'avertir d'une rencontre que j'ai faite : un jeune homme, que je ne connais pas, m'a parlé.

— Où cela?

— Dans la rue.

— Dans la rue... mais tu ne lui as pas répondu?

La jeune fille rougit.

— Si, chère mère, je lui ai répondu.

— Oh ! Adrienne, quelle imprudence !

— Ce n'est pas la première fois que l'on m'adresse ainsi la parole...

— C'est inévitable ; cela arrive à toutes les jeunes filles pauvres.

— Je ne réponds jamais. Pourquoi ai-je été moins réservée aujourd'hui ? Je ne le sais pas. J'ai été surprise ; il avait l'air si bon, si convenable, si honnête...

— Le piége se cache sous les fleurs.

— C'est un jeune homme du monde.

— Raison de plus pour te défier.

— Il connaît M. Caillet et sa famille.

— Ah ! Enfin, que t'a-t-il dit ?

— Il était là quand j'ai voulu acheter le livre ; il m'a vue pleurer.

— Oh ! le danger des larmes ! murmura madame Duverger.

— Cela lui a fait de la peine, continua la jeune fille, et il m'a suivie.

Il m'a dit qu'il s'intéressait à nous, qu'il pouvait nous être utile. Sa mère, qu'il aime beaucoup, doit venir à Paris, bientôt, et me commandera des ouvrages de broderie. Tu comprends, chère mère, que si je pouvais travailler directement pour le client, je gagnerais quatre fois plus.

— Et tu as cru tout cela?

— Sans doute : pourquoi aurait-il cherché à me tromper?

— Chère innocente! Pourquoi? Il fallait bien qu'il te dît quelque chose. Tu lui as donné notre adresse?

— Oui, répondit Adrienne en baissant les yeux.

— Autre imprudence, et pour te la faire commettre il fallait bien qu'il t'inspirât de la confiance. L'i-

magination des séducteurs est féconde ; rien ne les embarrasse. Il a bien vu, ce beau fils de famille, que ce n'était pas à toi qu'il pouvait offrir une parure, un bijou.... Il a trouvé un autre moyen de fixer ton attention ; il t'a parlé de sa mère, il t'a promis du travail. Du travail !... Sait-il seulement si tu sais travailler?... Les services qu'un homme offre dans la rue à une jeune fille ne sont jamais désintéressés.

— Oh ! ma mère, ce serait odieux !

— Je serais désolée de te faire croire que tout est mal, perfidie ou mensonge ; mais je veux te prémunir contre des entraînements qui peuvent être un péril pour ton cœur, qui ne sait que le bien et qui, je l'espère, n'apprendra jamais le mal. Va, mon enfant, je te connais, je suis sûre de toi et ne m'effraye point ; seulement, une autre fois, ne crois

pas aussi facilement aux choses qu'on te dira.

— J'ai commis aujourd'hui une légèreté, ma mère, cela ne m'arrivera plus; pardonnez-moi.

Madame Duverger attira la jeune fille sur son cœur et la pressa dans un long embrassement.

Après avoir quitté Adrienne, le jeune inconnu était descendu sur les quais et il réfléchissait en se rappelant les paroles de la jeune fille.

— Ainsi, se disait-il en marchant lentement le long des parapets, madame Duverger est une Mazurier, la sœur aînée de madame Caillet. Celle-ci est riche et l'autre est misérable. Pourquoi ? J'ai entendu dire que M. Mazurier avait acquis une fortune considérable. A-t-il donc déshérité madame Duverger au profit de sa seconde fille ? Tout cela est bien extraordinaire. Ainsi, repre-

nait-il, quand ces deux femmes, poussées par le besoin, appelaient dernièrement à leur secours, c'est vingt ou vingt-cinq francs que madame Caillet a osé leur envoyer ! Et ces paroles brutales, odieuses, attribuées à M. Pierrard..... Dans quel but l'a-t-on fait parler ainsi? Une fois, une seule fois, madame Duverger s'est adressée à ses riches parents et on ne lui a pas répondu; et madame Mazurier prétend que, vingt fois déjà, ils ont tiré ces deux pauvres femmes de la misère. Où est la vérité?... Et puis, cette accusation d'inconduite, à laquelle de ces infortunées s'applique-t-elle? Ce n'est certes pas à cette jeune fille que je viens de voir, une enfant encore, si noble et si charmante, la candeur et l'innocence mêmes. A sa mère? Est-ce possible? Non. Cette femme, qui a su élever sa fille dans les meil-

leurs principes de l'honnêteté, n'a pu avoir une existence coupable ; cette femme, veuve d'un magistrat, qui, dans sa fierté, préfère la misère et mourir de faim plutôt que de tendre la main, cette femme ne peut être une créature avilie, méprisable!.... Donc, mensonge et calomnie !....

Qu'une famille riche, qui peut se donner toutes les satisfactions, dédaigne, repousse, abandonne des parents pauvres, c'est mal ; mais qu'elle ajoute à cela l'insulte et la calomnie qui flétrit, c'est infâme!...

Quels gens sont-ils donc, ces Caillet ?

Oh ! je le saurai.... je découvrirai ce qui se cache dans l'ombre, et, pour savoir tout, je ferai jaillir la lumière au milieu des ténèbres!

Sans s'en apercevoir, il était arrivé au pont de la Concorde. Il re-

garda sa montre; elle marquait cinq heures.

— Oui, ce soir, se dit-il, répondant à une de ses pensées.

Il remonta le cours de la Seine jusqu'à la rue Dauphine, et il entra dans un restaurant où il se fit servir à dîner.

A six heures et demie, il entrait dans la boutique du brocanteur de la rue de l'École-de-Médecine. Celui-ci le reconnut et vint à lui avec empressement.

— Je me mets à votre disposition, Monsieur, dit-il; je suis bien connu dans le quartier, et, autant que je le peux, je rends une infinité de services à messieurs les étudiants et à leurs dames. Je vends à l'un, j'achète à l'autre, toujours au comptant, parce que vous savez.... le crédit.... D'ailleurs, je me contente d'un tout

petit bénéfice ; cela plaît à la pratique.

Et puis, je fais un plus gros chiffre d'affaires et je gagne tout autant que mes confrères. Avez-vous besoin d'un beau cachemire, d'une parure, d'une belle pièce de dentelle? J'ai des bijoux superbes : chaînes et montres d'or, bagues riches, colliers de perles, croix émaillées, broches, boucles d'oreilles, bracelets en tous les genres, breloques, épingles, médaillons au goût du jour, et tout cela dans les prix doux. Demandez, Monsieur, je suis votre serviteur.

— Je me souviendrai à l'occasion de votre maison, répondit le jeune homme en souriant ; aujourd'hui, je n'ai qu'un achat peu important à faire.

— N'importe, c'est ainsi qu'on entre en relations; une affaire en amène d'autres.

— Je désire vous acheter le livre de messe dont vous vous êtes rendu acquéreur à la vente de tantôt.

Le marchand cligna de l'œil et regarda son client en dessous.

— Bon, se dit-il, c'est l'amoureux de la petite qui mettait sur moi. Profitons de l'aubaine.

— Je suppose que vous ne l'avez pas déjà revendu? reprit le jeune homme.

— Heureusement, je l'ai encore ; il est là sur cette étagère.

Il alla le prendre et, le montrant au jeune homme :

— J'ai fait là un excellent marché, je ne m'en doutais guère; ce n'est qu'en rentrant chez moi que j'ai reconnu la valeur de ce livre. Vieille édition, introuvable aujourd'hui.... Remarquez, Monsieur, la beauté des caractères, impression lyonnaise, la plus recherchée.... Et les gravu-

res... quelle délicatesse, quel fini ! Ce livre, Monsieur, est une œuvre d'art, une merveille ! Et cet encadrement des couvertures... De l'or mat... premier titre... Et la reliure... unique... un peu endommagée, mais ce n'est rien ; un peu de colle et il n'y paraîtra plus.

Avec la meilleure volonté de partager l'enthousiasme du brocanteur, le jeune homme ne parvenait à voir, dans cette œuvre d'art, cette merveille, qu'un de ces livres de prières tirés à des milliers d'exemplaires et qu'on achète neufs, chez tous les libraires, quinze ou vingt francs.

— Combien voulez-vous vendre ce livre ? demanda-t-il.

— C'est une première affaire, je ne veux pas vous faire marchander.

— Enfin, votre prix ?

— Vous connaissez la valeur de

certains livres, Monsieur; il y a des éditions elzéviriennes...

— Qui se payent très-cher, je le sais; mais ce livre n'est pas un elzévir.

— Sans doute; cependant, l'édition...

— Dites-moi donc tout de suite ce que vous voulez le vendre.

— Cent francs, parce que c'est vous.

— Je le vois bien, fit le jeune homme en souriant.

Il tira de sa poche un billet de banque de cent francs et le mit dans la main du marchand.

— Je ne discute pas la valeur matérielle de ce livre, dit-il; ce n'est pas lui que j'achète cent francs, mais le souvenir autrement précieux qui s'y rattache.

L'homme rougit jusqu'aux oreilles.

— Je vis honnêtement de mon petit métier, balbutia-t-il en saluant humblement.

Le jeune homme mit le livre sous son bras et sortit de la boutique, enchanté de son acquisition.

VI

Le jeune homme rentra chez lui. Il occupait au deuxième étage d'une maison de la rue de Luxembourg un appartement de garçon très-convenablement meublé ; il se composait de trois pièces : la chambre à coucher, où il y avait un bureau surmonté d'une étagère chargée de livres du meilleur choix ; le salon, qui possédait un piano d'Erard, près duquel on pouvait compter une douzaine de partitions de nos meilleurs opéras, quelques romances et une infinité de morceaux pour piano ; appendus aux murs, deux paysages de Corot, des fleurs de Jourdan, une

baigneuse de Gireaud et une famille flamande de Rembrandt; la salle à manger, dans laquelle se trouvaient un chevalet portant une marine ébauchée, des pinceaux, des couleurs et, accrochés au mur, des fleurets et les divers autres objets dont on se sert pour faire des armes.

Tout cela indiquait que le locataire donnait également une partie de son temps aux exercices du corps et à ceux de l'esprit, qu'il aimait la bonne littérature et qu'il se livrait à ces deux arts d'agrément : la musique et la peinture.

Heureux et satisfait, il contemplait le livre de prières qu'il avait placé devant lui sur le bureau.

— Cet excellent Parisel, se disait-il en souriant, qui vit honnêtement de son petit métier, est vraiment un homme fort aimable. Je lui dois de la reconnaissance, car j'aurais payé

ce livre avec plaisir cinq cents et même mille francs. Il est vrai que c'est une première affaire et... il n'a pas voulu me faire marchander. Une première affaire... comme il doit arranger son client à la deuxième ! Oh ! il le connaît, son petit métier... « C'est cent francs, Monsieur, parce que c'est vous. » Il a du flair, ce bon Parisel; si celui-là ne devient pas millionnaire, tous les autres commerçants n'ont plus qu'à fermer leur boutique.

Et il riait.

Il s'assit devant son bureau et tourna le livre entre ses mains.

— Comme elle va être heureuse en le recevant ! Il a appartenu à sa grand'mère, c'est aujourd'hui une relique. Ah ! c'est ici qu'il y a une réparation à faire. Demain, à la première heure, je le porterai chez le re-

lieur ; je ne pourrais pas arranger cela moi-même.

Le carton de la couverture s'était détaché des nerfs ou petites cordelettes qui le maintenaient, et il n'était plus retenu au dos fixe que par des tranche-files. La feuille de garde, quadrillée par des filets d'argent, était également déchirée d'une extrémité à l'autre. De plus, le carton n'adhérait plus au velours de la couverture, et il serait tombé sans grand effort, si, comme nous l'avons dit, il n'avait pas été arrêté par les tranche-files. Entre ce carton décollé et le velours, qui restait tendu dans son cadre d'argent, il y avait un espace qu'on aurait pu comparer, avec un peu de bonne volonté, à la poche d'un portefeuille.

En soulevant légèrement le carton, afin de se rendre compte du travail qu'il y avait à faire, le jeune

homme aperçut un papier dans l'espèce de poche dont nous venons de parler. Il le fit sortir adroitement en le piquant avec la pointe d'un canif.

Ce papier était plié en quatre ; en l'ouvrant, un second papier, caché dans un pli du premier, tomba sur le bureau.

Le jeune homme n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'écriture et la signature du document qu'il tenait, qu'il poussa une exclamation de surprise. Il se mit à lire fiévreusement. Il croyait faire un rêve et il se frottait les yeux comme un homme qui ne se sent pas bien éveillé.

Le premier papier était marqué d'un timbre royal et portait la date de 1842 ; l'autre, une simple lettre, portait la même date, et avait été écrite et signée par une autre main. Toutefois, les deux documents

étaient également précieux. Le jeune homme venait de faire une importante découverte. Il eût suffi de voir son agitation pour en être convaincu.

Au bout d'un instant ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh! si mon père savait cela! s'écria-t-il. Que dois-je faire? Lui écrire? Non, pas encore.

Il y avait dans sa tête une foule de pensées, et une plus ardente, plus souveraine, dominait déjà toutes les autres. Depuis quelques heures, il n'était plus le même : il lui semblait qu'il avait été transporté, soudainement, dans un autre monde. Un horizon immense, qu'il n'avait jamais entrevu, déroulait sous ses yeux des rayonnements sans nombre, des beautés éblouissantes. Et au milieu de ce panorama étincelant de lumière s'encadrait toujours, sans

cesse, la tête charmante d'une jeune fille, aux joues pâlies, aux yeux baignés de larmes.

— Le bonheur, le bonheur! fit-il, révélant ainsi une de ses pensées, Dieu si juste le donne-t-il toujours à ceux qui le méritent?

Après avoir longuement réfléchi, il ouvrit un tiroir de son bureau et y enferma les deux papiers.

Le lendemain matin, il porta le missel chez un relieur qu'il connaissait. Le travail de réparation n'était pas difficile, mais minutieux. Il fallait rassortir le papier de garde, refaire les nerfs, laisser sécher la colle. Tout cela demandait deux jours.

— Soit, dit-il, je reviendrai après-demain dans la journée.

Ensuite, il se rendit rue Saint-Honoré, chez le tapissier qui avait meublé son logement.

— J'ai un petit changement à faire chez moi, lui dit-il.

— Lequel, Monsieur?

— Je désire que vous fassiez de mon salon une jolie chambre à coucher.

— C'est facile. La chambre est-elle destinée à une dame?

— Oui.

— Jeune?

— A ma mère, Monsieur, qui va venir passer quelques jours à Paris.

Le tapissier s'inclina.

— Demain, dit-il, je ferai enlever le tapis, les tentures et les meubles, moins votre piano, et dans trois jours la chambre de madame votre mère sera prête.

— Trois jours plus tard, un commissionnaire remettait à madame Duverger un petit paquet enveloppé dans une feuille de papier blanc cacheté de cire rose.

Après un moment de surprise, elle enleva l'enveloppe et trouva le missel de la grand'mère. Il était accompagné d'une lettre.

— C'est lui qui nous fait cet envoi, pensa Adrienne.

Elle avait vu aussi la lettre, une lettre de lui, sans doute ; mais pour laisser à sa mère toute liberté de la lire, elle reprit sa broderie et voulut paraître indifférente. Il n'en était rien. Pourquoi son cœur battait-il si fort ? Elle n'aurait pas su le dire.

Madame Duverger n'eut pas de peine à deviner que l'envoi du livre lui était fait par le jeune homme dont sa fille lui avait parlé. Sans rien dire, elle ouvrit la lettre qui, d'ailleurs, lui était adressée. Voici ce qu'elle lut :

« Madame,

» J'ai été assez heureux pour re-

trouver un livre auquel vous tenez beaucoup, et je m'empresse de vous l'envoyer. La vie est semée de faits imprévus et remplie de circonstances singulières, Madame. Dernièrement j'ai eu le bonheur de rencontrer mademoiselle Duverger; ce n'est pas le hasard, mais, je crois pouvoir le dire, la Providence qui m'a placé sur son chemin. Depuis trois jours, vous avez en moi un ami sincère. Permettez-moi de travailler pour vous et, pendant quelque temps encore, de vous rester inconnu. Je fais ce sacrifice dans votre intérêt.

» Agréez, Madame, l'assurance de mon respect et de mon entier dévouement.

Madame Duverger lut la lettre une seconde fois, et, après l'avoir pliée, la mit dans sa poche.

Adrienne poussa un soupir, mais elle n'osa pas interroger sa mère et

encore moins lui demander communication de la missive; elle aurait pourtant bien désiré en connaître le contenu. Quelle jeune fille ne serait pas un peu curieuse dans une semblable circonstance?

Certes, la lettre ne renfermait rien qu'Adrienne ne pût lire; mais madame Duverger était une mère prudente, prévoyante de tout danger; elle savait que l'imagination d'une jeune fille s'exalte facilement et elle ne voulait pas qu'Adrienne pût être troublée trop profondément par le souvenir du jeune inconnu.

Au bout d'un instant, elle lui dit :

— C'est le jeune homme dont tu m'as parlé qui m'envoie le livre. Il m'écrit à ce sujet une lettre convenable et polie. Il ne me parle point de toi et il ne me donne ni son nom ni son adresse. Cela prouve qu'il ne

veut pas être remercié et qu'il tient à rester inconnu. Selon toute probabilité, nous n'entendrons plus parler de lui.

Adrienne ne répondit pas ; mais un instant son aiguille resta immobile entre ses doigts; il lui avait semblé que quelque chose se déchirait dans son cœur.

VII

Madame Pierrard venait d'arriver à Paris. Son fils était allé l'attendre à la gare de l'Ouest. Quand elle entra dans la chambre préparée à son intention et qui, quelques jours auparavant, était encore le salon d'un appartement de garçon, elle jeta un coup d'œil de maîtresse de maison habituée à l'élégance et parut très-satisfaite.

— Mais tu ne m'avais pas écrit que tu me faisais préparer un véritable nid de satin, dit-elle.

— Ainsi, tu es contente ?

— Enchantée, ravie.... Tout cela est charmant.

— Mon tapissier est un homme de goût.

— La preuve est sous mes yeux.

— Il me reste un souhait à faire : que tu ne t'ennuies pas ici et que tu ne t'y trouves pas moins bien que chez madame Caillet.

— M'ennuyer ici ! est-ce possible? Je serai tout près de toi... Mais comment as-tu expliqué à Madame Caillet cette idée qui t'est venue de me recevoir chez toi? Ils ont dû être surpris et mécontents?...

— Je n'ai rien expliqué du tout; j'ai dit simplement que pendant ton séjour à Paris, tu logerais chez moi. Madame Caillet a fait la grimace, madame Mazurier m'a appelé grand fou.... On a ri et, comme on ne pouvait pas faire autrement, on a accepté de bonne grâce ma décision.

— Soit ! mais tu as eu une idée ?

— Sans doute.

— Laquelle?

— Le bonheur de t'avoir plus complétement à moi.

— Est-ce bien toute la vérité?

— Douterais-tu de mon affection?

— Oh! jamais!

— Eh bien! cela dit tout.

— Je ne sais pas. Madame Caillet m'a écrit; elle se plaint de toi; tu es moins assidu auprès de ta fiancée, tu n'entres plus dans les bureaux et c'est à peine si tu consacres à la famille une demi-heure par jour.

— Je travaille ici; je fais de la musique, un peu de peinture. . je te montrerai mes ébauches. Et puis, comme je connais à peine Paris, je me promène.

— Il n'y a pas d'autre motif?

Edmond se rapprocha de sa mère tout souriant.

— Je ne veux rien te cacher, lui

dit-il; eh bien! oui, il y a autre chose, une jeune fille.

— Oh! Edmond!...

— Ne te hâte pas de me blâmer, ma mère, car tu seras forcée de m'approuver.

— Tu te trompes, mon fils, dit sévèrement madame Pierrard; quelles que soient ma tendresse et ma faiblesse pour toi, je n'admettrai jamais que tu puisses commettre une vilaine action.

— Croirais-tu que ton fils pût cesser d'être digne de toi, chère mère? J'aime une jeune fille honnête et belle.... et pauvre.... Est-ce là un crime?

— Mais, malheureux, et ton mariage?

— Avec mademoiselle Ernestine Caillet? Il ne se fera pas.

— Ai-je bien entendu? Quoi! une pareille injure à cette famille,

des amis... à cette innocente enfant qui t'aime!

Ma mère, mademoiselle Ernestine est une charmante jeune fille ; comme vous, j'apprécie ses excellentes qualités. Un jour, on a parlé de nous marier, je n'ai pas dit non ; je croyais l'aimer, ce n'était pas vrai, je le sais aujourd'hui.

— Mais elle, elle ?

— C'est toujours une enfant, dont le cœur n'a pas encore parlé. Elle a de l'amitié pour moi, rien de plus. Dans quinze jours, dans un mois, un autre se présentera à ma place et elle l'aimera.

— Mon pauvre Edmond, tu oublies la parole donnée par ton père.

— Il la reprendra.

— Oh ! tu ne le connais pas, sans cela tu ne parlerais point ainsi. Ne sais-tu pas qu'il doit profiter de mon séjour à Paris pour y venir lui-

même, afin de fixer définitivement le jour du mariage?

— Je l'attends avec impatience.

— Et tu ne t'effrayes pas plus que cela? Qu'espères-tu donc?

— Tout, pour mon bonheur. Mon père reprendra sa parole; j'ai le moyen de l'y décider; la famille Caillet sera contrariée, mais elle se taira, j'ai aussi le moyen de lui imposer silence.

— En vérité, tu ne doutes de rien.

— Au contraire, chère mère.

— Je ne m'en aperçois point.

— J'ai peur de ne pas être assez heureux pour me faire aimer.

— De l'autre?

— Oui, de mademoiselle Adrienne Duverger, la cousine de mademoiselle Ernestine.

— Ton père m'a parlé d'une dame Duverger qui lui a écrit...

— C'est la mère d'Adrienne, la sœur aînée de madame Caillet. Seulement, elles ne sont pas nées de la même mère.

— Edmond, connais-tu bien ces deux femmes ?

— Oui, ma mère, et c'est pour cela que je ne crains pas de te parler d'elles. En présence de mon père, on les a indignement calomniées. Il y a quinze jours que je me suis mis à la recherche de la vérité et je l'ai trouvée. Oh! ce que j'ai appris... tu le sauras plus tard. Pauvres victimes!... Ces deux femmes, ma mère, méritent le respect et l'admiration de tous. C'est à genoux qu'on devrait leur parler. Je leur suis inconnu, je n'ai jamais vu madame Duverger et je n'ai jamais parlé qu'une seule fois à sa fille. Elles sont malheureuses, presque dans la misère, comprends-tu? la misère!... car pour ne pas

manquer de pain et donner un peu de viande à sa mère malade, Adrienne travaille seize ou dix-huit heures par jour. C'est horrible ! Je n'ai pas osé leur envoyer de l'argent ; elles ne l'auraient pas accepté. Mais, te voilà, ma mère, toi, la bonté même. Ce que je n'ai pas pu faire, tu le feras. Oh ! tu pourras vider ta bourse dans leurs mains, sans craindre d'être trop généreuse.

— Comment ! tu veux que j'aille moi-même?....

— Dans leur mansarde, ma mère ; ce sera la première fois qu'elles y verront luire un rayon de soleil. Écoute, la jeune fille est brodeuse, elle travaille dans la perfection ; tu lui commanderas plusieurs ouvrages de broderie, et tu payeras d'avance, très-cher. Tu iras chez elle pour une autre raison encore : je veux que tu voies la mère, je veux que tu voies

la jeune fille et que tu juges avec tes yeux, avec ton cœur. Après cela, si tu me dis : « Edmond, ne pense plus à cette jeune fille, » je te promets de t'obéir.

— J'irai, fit madame Pierrard.

— A cette première visite, tu ne te feras point connaître. Tu te présenteras comme venant de la part de madame Monteil, entrepreneuse d'ouvrages de broderie, qui demeure rue de Rivoli. C'est pour cette femme que travaille mademoiselle Duverger.

— Si tu n'as parlé qu'une seule fois à cette jeune fille, comment sais-tu toutes ces choses?

— Mais en cherchant, en me renseignant, en interrogeant. Et puis, si je ne lui ai parlé qu'une fois, je la vois tous les jours.

— Où cela?

— Chez elle, à sa fenêtre, lors-

qu'elle l'ouvre pour renouveler l'air, et la ferme pour empêcher le froid d'entrer. En face, j'ai loué une petite chambre. Caché derrière les rideaux de ma fenêtre, je regarde, j'observe et je vois sans être vu.

— Edmond, c'est mal, cela.

— Pouvais-je faire autrement ? J'aime Adrienne ; ce n'est ni sa faute, ni la mienne. Cela devait arriver. Si je m'étais présenté chez madame Duverger, elle ne m'aurait pas reçu. D'ailleurs, je ne voulais pas me faire connaître, j'avais des raisons sérieuses d'agir ainsi. Il fallait pourtant que je m'assurasse que mademoiselle Duverger était digne de mon intérêt, de mon affection... J'ai loué la chambre. Si j'eusse découvert la moindre chose qui eût pu me donner un doute sur l'honnêteté de la mère ou de la fille, aujourd'hui je serais guéri et je n'aurais rien à te deman-

der; au lieu de cela, ce qui n'était d'abord qu'un commencement de vive sympathie est devenu une affection profonde, réfléchie et raisonnée. Enfin, ma mère, j'aime Adrienne, et c'est dans une triste mansarde de la rue de Seine que reposent en ce moment toutes les espérances de mon avenir.

— Mon pauvre ami, répliqua madame Pierrard, tu te prépares une grande déception.

— Que veux-tu dire?

— J'admets la rupture de ton mariage avec mademoiselle Caillet; d'après ce que tu viens de me dire, elle est forcée; je trouve méprisable un homme qui donne son nom à une femme et son cœur à une autre. Mais dans l'exaltation de ton rêve, tu oublies ton père, mon ami. Il ne consentira pas à ton union avec mademoiselle Duverger.

— Est-ce parce qu'elle est pauvre?

— Sa pauvreté ne serait pas un obstacle sérieux. Il y a quelque chose de plus redoutable. Quelle figure veux-tu que fasse dans notre maison, dans notre monde, cette petite ouvrière sans instruction et dont l'éducation a été évidemment très-négligée?

— Chère mère, répondit-il en souriant, mademoiselle Duverger a été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris; quand elle en est sortie à quinze ans — je tiens cela de la directrice du pensionnat elle-même — elle était la meilleure élève de la maison. Sans parler de sa distinction native, Adrienne a reçu l'éducation complète d'une jeune fille du meilleur monde. Je sais bien que mon père me présentera des objections, mais je t'assure que je n'en suis nullement tourmenté. Ma seule crainte,

je te l'ai dit, c'est de ne pas être aimé.

En attendant, songeons à ce qui presse le plus, ma bonne mère : il faut sans retard venir en aide à madame Duverger et la sortir de l'horrible situation où elle se trouve. Quand iras-tu rue de Seine ?

— Dès demain.

Il l'entoura de ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

— Tiens, tu es la meilleure de toutes les mères ! fit-il.

— Et la plus faible, car me voilà devenue ta complice.

VIII

Vers dix heures et demie, madame Duverger et sa fille achevaient leur modeste repas du matin ; bien modeste, en effet : une côtelette de mouton de trente centimes et un verre de vin pour la mère ; pour Adrienne, deux sous de pommes de terre frites, achetées à la marchande au coin de la rue, et l'eau claire de la fontaine. Elle prétendait ne plus aimer le vin.

On frappa à la porte de la mansarde. En un clin d'œil, les assiettes ébréchées et le reste du service, à l'avenant, disparurent dans un placard. La jeune fille courut ouvrir

et, rougissante et toute confuse, elle recula devant madame Pierrard, qui avait eu soin, cependant, de s'habiller très-simplement pour ne pas les effaroucher.

La visiteuse ne put réprimer un mouvement de surprise que provoqua la beauté merveilleuse de la jeune fille. Jamais rien d'aussi suave, d'aussi gracieux ne s'était offert à ses yeux. Il lui suffit d'un instant pour se convaincre que son fils n'avait rien exagéré; c'était bien le dénûment, la misère qu'il lui avait dépeints, et le ravissement qu'elle éprouvait elle-même en présence d'Adrienne, justifiait l'enthousiasme du jeune homme.

— Excusez-moi, Mademoiselle, je me trompe probablement de porte, dit-elle avec intention; je cherche une brodeuse qui demeure dans cette maison.

— Nous ne connaissons pas les autres locataires, Madame, mais je suis moi-même brodeuse.

— Alors, je ne me suis pas trompée, vous êtes mademoiselle Duverger?

— Oui, Madame, répondit la jeune fille d'une voix si faible, que madame Pierrard l'entendit à peine.

La malade s'était levée; elle offrit un siége à la visiteuse.

— Je vous remercie, Madame, dit celle-ci en s'asseyant. Vous paraissez souffrante?

— Je suis malade depuis quatre mois et j'ai bien de la peine à reprendre un peu de force.

— Mademoiselle est votre enfant?

— Oui, Madame, c'est ma fille, ma consolation, mon bonheur, mon ange gardien.

— Ces paroles me confirment tout le bien qu'on m'a dit de Made-

moiselle. Voici ce qui m'amène : J'ai des travaux de broderie assez importants à faire exécuter pour mon compte personnel. Je me suis adressée rue de Rivoli, à madame Monteil, dont je suis la cliente. Comme je tiens à être directement en rapport avec l'ouvrière pour le travail en question, madame Monteil m'a donné l'adresse de mademoiselle Duverger comme étant, parmi ses brodeuses, celle qui peut le mieux me satisfaire.

— Madame Monteil est bien bonne.

— Elle ne fait que reconnaître le mérite de Mademoiselle, qui travaille, paraît-il, dans la perfection.

— On est difficile aujourd'hui et il faut soigner l'ouvrage. Adrienne, montre donc à Madame les entre-deux auxquels tu travailles.

La jeune fille apporta à madame

Pierrard deux bandes de jaconas, dont l'une, entièrement terminée, présentait des fleurs et des feuillages d'un très-joli effet.

— C'est admirable ! s'écria madame Pierrard ; ce plumetis est délicieux ; je n'ai jamais rien vu de plus délicat, de plus exquis... Vous êtes une petite fée, Mademoiselle.

Une tombée de rose se fit sur le visage de la jeune fille.

— Je vois que je peux en toute assurance vous confier l'exécution de ce que je désire, reprit la visiteuse. J'aurai à vous demander de me faire plusieurs applications sur dentelles anglaises. Depuis plusieurs années, je veux avoir une robe de soie brodée au plumetis, et c'est par ce travail que nous commencerons. Voyons, Mademoiselle, donnez-moi votre idée sur l'ornementation.

— Adrienne parut hésiter.

— Je suis bien ignorante, Madame, dit-elle, et je ne saurais vraiment pas vous dire...

— C'est de la modestie, j'en suis sûre. Je tiens absolument à avoir votre avis, votre bon goût réglera le mien.

La jeune fille rougit encore.

— Est-ce une robe de couleur? demanda-t-elle.

— Oui, bleu clair, j'adore cette nuance. L'étoffe est chez ma couturière, demain vous aurez les pièces.

— Une broderie camaïeu pourrait convenir; toutefois, pour une robe riche, une broderie pompadour de plusieurs nuances serait mieux encore. Nous ferions une guirlande de bouquets de roses et d'œillets et, à travers les feuillages, courraient des liserons et des volubilis. Nous répéterions le même ornement aux manches et sur le corsage, suivant la

coupe. Si la robe est relevée en pouff, nous pourrions faire descendre de la taille jusqu'au relevé un joli bouquet de roses, et la couturière le terminerait par un nœud de la couleur de la robe.

— C'est cela, dit madame Pierrard, sans chercher à cacher sa satisfaction ; j'adopte votre plan sans aucune restriction. Combien ce travail vous demandera-t-il de temps ?

— Au moins deux mois, Madame, à cause des nuances diverses.

— Et en ne perdant pas une minute, sans doute. Comptons trois mois, Mademoiselle. Ainsi, pendant trois mois, vous allez m'appartenir, vous ne travaillerez que pour moi. Maintenant, il faut nous entendre sur le prix. C'est très-bien d'avoir de belles choses, mais il faut les payer. Estimez votre temps et votre travail, Mademoiselle.

— Vous connaissez ce travail, Madame, dit madame Duverger, vous savez ce qu'il se paye ; ma fille acceptera le prix que vous fixerez vous-même.

— Alors, mille francs...

— Oh ! Madame, fit Adrienne, c'est trop, beaucoup trop, et je crois que cinq cents francs...

— Cinq cents francs pour trois mois de votre temps et de votre merveilleux travail ! s'écria madame Pierrard, je n'oserais point vous employer à d'aussi modestes conditions, Mademoiselle. D'ailleurs, madame votre mère vient de dire que vous accepteriez le prix que je fixerais. J'ai dit mille francs, ce sera mille francs. Et comme vous n'êtes peut-être pas riches en ce moment, je me permettrai de vous avancer la moitié de la somme.

Elle tira de sa poche un petit rou-

leau d'or et le mit dans la main d'Adrienne, malgré sa résistance.

— Mais je n'ai pas encore travaillé, disait la jeune fille d'une voix tremblante d'émotion, une si forte somme... je ne peux pas accepter...

Et elle regardait sa mère pour surprendre un signe qui lui dictât sa conduite.

Rien de tout cela n'échappait à madame Pierrard, dont la physionomie calme et souriante exprimait la plus sympathique bienveillance.

— Puisque Madame le veut, accepte, mon enfant, dit madame Duverger.

Elle était elle-même vivement émue. Deux grosses larmes descendaient lentement le long de ses joues amaigries.

— Si vous le voulez, Madame, reprit Adrienne, j'irai prendre la

robe chez vous ou chez votre couturière.

— Non, non, je l'apporterai moi-même ou je vous l'enverrai par ma femme de chambre.

— J'aurai besoin de vous consulter plus d'une fois.

— Nous aviserons. Je dois vous dire que je n'habite pas à Paris; j'y suis pour quelques jours seulement.

Adrienne tressaillit et madame Duverger redressa la tête.

— Adrienne, ne dois-tu pas sortir pour faire un petit achat? dit-elle.

Puis, tout bas à la visiteuse :

— Madame, je désire causer seule un moment avec vous.

Le regard anxieux de la jeune fille interrogea la malade : mais ne recevant pas de réponse, Adrienne salua silencieusement madame Pierrard et sortit.

— Madame, dit la veuve, je prends vis-à-vis de vous une bien grande liberté, excusez-moi.

— Ma sympathie vous est acquise, répondit madame Pierrard très-intriguée; vous pouvez parler sans crainte.

— Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander votre nom, Madame; mais permettez-moi de vous adresser une question: Avez-vous des enfants?

— J'ai un fils unique.

— Qui demeure à Paris?

— Depuis quelques mois.

— Madame, pouvez-vous m'assurer que monsieur votre fils n'est pour rien dans la visite que vous nous faites? Oh! je vous en prie, répondez-moi.

— Eh bien! oui, c'est parce que mon fils m'a parlé de vous, de votre

douloureuse position, que je suis venue.

— Merci. Maintenant, je puis vous dire pourquoi j'ai eu la hardiesse de vous interroger. Il y a quelque temps, un jeune homme a rencontré ma fille, par hasard; il lui a parlé, l'a questionnée, elle a répondu. Je l'ai blâmée... le mal était fait. Ce jeune homme, Madame, j'en suis sûre maintenant, c'est votre fils. Que, bonne comme vous l'êtes, vous veniez à notre secours, que vous donniez à mon enfant du travail, du pain, nous pouvons l'accepter; mais ce serait une action malhonnête et vile, si je ne vous disais pas toute la vérité. Ma fille est jolie, hélas! trop jolie peut-être; mais elle est bonne, pieuse et sage, c'est tout ce qu'elle possède... Vous appartenez à un monde qui n'est pas le nôtre et vous êtes riche, Ma-

dame; déjà, vous devez vous préoccuper de l'avenir de votre fils unique; il est de mon devoir, dans son intérêt et dans le vôtre, de vous prévenir. Il n'est pas trop tard, mais il est temps. A mon insu, Madame, et sans que ma fille ait rien fait pour cela, je vous le jure, votre fils s'occupe d'elle. En face de cette fenêtre, de l'autre côté de la rue, il a loué une chambre.

— Comment savez-vous cela?

— Malgré le soin qu'il met à se cacher, ma fille l'a deviné, aperçu... Elles ont de bons yeux, les jeunes filles! Mais une mère ne les a pas moins bons. J'ai remarqué qu'elle regardait souvent de ce côté, j'ai vu plus d'une fois son visage s'empourprer et, ma main sur sa poitrine, j'ai senti les battements précipités de son cœur. Elle a dix-huit ans, Madame, et je lui ai donné un cœur en

la mettant au monde. Ah! il s'agit du bonheur de nos deux enfants, et vous seule pouvez les sauver. Je vous en supplie, emmenez votre fils!

Madame Pierrard saisit une des mains de la veuve et la serra dans les siennes. Elle était vivement impressionnée.

— Je vous remercie de votre confidence, dit-elle; et je vous promets de ne pas perdre de vue un instant le bonheur de nos deux enfants.

Elle se leva. Malgré la faiblesse de ses jambes, Madame Duverger l'accompagna jusque sur le carré.

— A bientôt, dit-elle.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

IX

Edmond Pierrard attendait impatiemment le retour de sa mère.

— Eh bien ! lui demanda-t-il aussitôt qu'elle rentra, faut-il que je l'oublie ?

— Je ne suis pas plus forte que toi, répondit-elle ; Madame Duverger et sa fille m'ont ensorcelée. Mais parlons sérieusement : ton imprudence peut avoir des conséquences terribles.

— Quelle imprudence ?

— Cette chambre que tu as louée... Mademoiselle Duverger t'a vu, reconnu... Sa mère s'est aperçue qu'elle regardait trop souvent de l'autre côté

de la rue et elle tremble pour le repos de son enfant...

— Achève, ma mère, achève...

— Enfin, si Adrienne ne t'aime pas encore, elle est bien près de t'aimer.

— Adrienne m'aime ! ah ! tu me rends fou de bonheur ! s'écria-t-il.

— Edmond, tu me désespères. Depuis hier je vis comme au milieu d'un tournoiement vertigineux, et maintenant que j'ai vu mademoiselle Duverger, je suis épouvantée.

— Je ne te comprends pas.

— Mais, malheureux enfant, tu ne vois donc pas que tu marches vers un abîme ? Que feras-tu devant l'autorité de ton père ?

— Ne t'ai-je pas assuré que je répondais de tout ?

— Tu ne m'as rien dit que j'aie pu prendre au sérieux.

— Au fait, si Adrienne m'aime,

je n'ai plus rien à te cacher! s'écria-t-il. Je vais te montrer mon talisman.

Il sortit de la chambre et rentra un instant après, tenant un papier dans chacune de ses mains.

— Tiens, lis, dit-il à sa mère en les lui tendant.

Elle lut rapidement.

— Edmond, prononça-t-elle d'une voix vibrante, d'où viennent ces papiers? Comment se trouvent-ils entre tes mains?

Le jeune homme lui fit le récit de sa rencontre avec Adrienne, du livre acheté par un brocanteur, racheté par lui et de sa découverte inattendue.

— C'est merveilleux! s'écria-t-elle, cette histoire est un véritable roman...

— Eh bien! crois-tu maintenant à la vertu de mon talisman?

— Je crois en Dieu et en sa divine

Providence! Certes, ton père ne pourra résister; mais la famille Caillet?... As-tu un autre talisman?

— Oui, ma mère; il se compose des mots suivants : « Madame Mazurier deuxième, d'accord avec M. Caillet son gendre, a, par des manœuvres que je ne qualifie pas, dépouillé madame Duverger de l'héritage de son père. »

— Edmond, que me dis-tu là?

— La vérité, je puis le prouver. Oh! je pourrais t'apprendre encore plusieurs choses tout aussi surprenantes; mais je ne veux te parler que de ce qui est utile à mon bonheur.

— Ainsi, reprit-elle, depuis quinze jours tu as ces papiers... Pourquoi n'as-tu pas prévenu ton père immédiatement?

— Je voulais être complétement

renseigné au sujet de madame Duverger, et puis je t'attendais.

— Soit, mais depuis quinze jours madame Duverger et sa fille souffrent. La mère se consume lentement dans cette misérable chambre d'hôtel où l'air et l'espace lui manquent. Elles ont besoin de tout. Edmond, il faut écrire tout de suite à ton père.

— Il va venir, attendons-le. Ne perdons plus une minute et, a nous deux, occupons-nous de madame Duverger. Il faut lui trouver un autre logement.

— C'est absolument mon avis.

— Dans une heure, j'aurai loué à Passy une petite maison, entre cour et jardin, que j'ai déjà visitée, et demain, à midi, elle sera convenablement meublée pour recevoir madame Duverger et sa fille.

— Accepteront-elles?

— Elles ne refuseront rien à madame Pierrard du Havre.

Le lendemain, à dix heures, madame Pierrard entrait dans la mansarde de la rue de Seine. Elle surprit la mère et la fille au moment où elles allaient faire un déjeuner à peu près semblable à celui de la veille.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit hier, Madame, dit madame Pierrard à la malade. L'air de cette chambre n'est pas salubre, continua-t-elle en appuyant sur les mots avec intention et en souriant. Je vous ai trouvé un autre logement et, si vous le voulez bien, je vais vous y conduire immédiatement J'ai donné l'ordre qu'on y prépare un petit repas, et je veux me donner le plaisir de déjeuner ce matin avec vous.

Adrienne regarda sa mère avec surprise et ne put s'empêcher de jeter

un coup d'œil par la fenêtre ouverte. Ce regard n'échappa point aux deux femmes.

— Vous êtes mille fois bonne, Madame, et j'accepte avec reconnaissance.

— Ah! je suis ravie, fit madame Pierrard. Mademoiselle, faisons vite des paquets de votre linge et de vos effets, une voiture nous attend en bas.

Ce ne fut ni long ni difficile. En moins d'une demi-heure, le garçon de l'hôtel avait descendu quatre petits ballots, et les trois femmes ayant pris place dans le fiacre, il fila dans la direction de Passy.

Adrienne n'avait pas adressé une question; une grande tristesse s'emparait d'elle. Douée d'un esprit subtil et de beaucoup de pénétration, elle comprenait qu'on l'éloignait de la rue de Seine pour la séparer de son

ami inconnu et la soustraire à ses recherches ultérieures.

La voiture s'arrêta. Madame Pierrard descendit la première et offrit son bras à la malade, qui l'accepta en tremblant et presque confuse. Elles traversèrent la petite cour, où l'on voyait des lilas prêts à fleurir, et entrèrent dans la maison.

— Est-ce donc ici? demanda madame Duverger avec étonnement.

— Mais oui, fit madame Pierrard avec son meilleur sourire. Voici votre chambre, poursuivit-elle en ouvrant une porte. Elle est grande, bien aérée ; vous avez un petit jardin, avec des arbres, des plantes, des massifs, vous pourrez y descendre aux heures de la journée où le soleil est bon, et bientôt vous aurez recouvré toutes vos forces.

— Je ne comprends plus! s'écria la veuve.

Elle tremblait, ses jambes fléchissaient.

— A côté de votre chambre, celle de mademoiselle Adrienne; entrons-y. Elle est un peu moins grande, mais elle est parfaitement éclairée. Voyez, Mademoiselle, comme vous serez bien là, près de ce chiffonnier, pour travailler à vos superbes ouvrages.

La jeune fille ne put répondre que par un mouvement de tête. On voyait aux soulèvements de sa poitrine les efforts qu'elle faisait pour ne pas pleurer.

Madame Pierrard les fit entrer ensuite dans un petit salon fort gentiment meublé.

— Un piano! ne put s'empêcher de s'écrier Adrienne.

— Oui, Mademoiselle; j'ai entendu dire que vous étiez musicienne, et j'espère que tout à l'heure

vous me ferez l'amitié de me jouer un morceau.

Cette fois, Adrienne ne put retenir un sanglot.

— Mais qui êtes-vous donc, Madame? demanda la veuve d'une voix étouffée.

— Votre meilleure amie, répondit-elle tout bas. Ici, continua-t-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pourrez recevoir les personnes qui viendront vous voir; vos amies de pension, par exemple, et les bonnes sœurs qui vous ont élevée et instruite. Mais je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps; du reste, vous devez avoir faim et l'heure du déjeuner est arrivée.

Ils entrèrent dans la salle à manger.

Madame Pierrard aida la veuve à s'asseoir et fit signe à Adrienne d'en faire autant. Sur une nappe d'une

blancheur éblouissante on avait mis quatre couverts.

— Nous attendons un quatrième convive, dit madame Pierrard en voyant les yeux de la mère et de la fille fixés sur la table. Mademoiselle Adrienne le connait un peu, et vous me permettrez de vous le présenter, madame Duverger. C'est un jeune homme, il est né au Havre, il se nomme Edmond Pierrard, c'est mon fils bien-aimé.

La jeune fille poussa un cri ; une porte venait de s'ouvrir en face d'elle et le jeune homme entrait. Madame Pierrard le prit par la main et, l'amenant devant madame Duverger :

— Mon fils, Madame, dit-elle ; à partir d'aujourd'hui, si vous agréez sa demande, le fiancé de mademoiselle Adrienne Duverger.

Adrienne défaillante s'affaissa sur

son siége. Sa mère pleurait à chaudes larmes.

— Non, ce n'est pas possible, disait-elle, je fais un rêve, où suis-je?... M. Pierrard, ma fille... non, non, cela n'est pas vrai!

— La famille Pierrard doit beaucoup à madame Mazurier votre mère, reprenait la douce voix de la mère d'Edmond, et nous commençons à acquitter la dette de la reconnaissance.

— Et vous voulez que votre fils épouse ma fille ?...

— Puisqu'ils s'aiment! Tenez, regardez...

Le jeune homme s'était assis à côté d'Adrienne; il lui avait pris les mains et les serrait doucement en la regardant avec tendresse.

— Mais elle n'a rien, rien!...

— Votre fille et vous n'êtes pas si pauvres que vous le croyez. Notre

maison vous doit compte d'une somme prêtée autrefois par madame Mazurier, votre mère, au père de mon mari. Cela sera réglé par M. Pierrard, qui ne sait rien encore de ce qui se passe. Mais mademoiselle Duverger ne posséderait-elle que ses rares vertus, je serais également heureuse et fière de la nommer ma fille.

Pendant ce temps, le jeune homme racontait à Adrienne émerveillée comment il avait acheté le vieux livre de prières et découvert, dans la couverture, les précieux papiers.

La domestique de madame Duverger entra pour servir le déjeuner. On se mit à table. Edmond avait pensé à tout. L'installation était complète.

— Et votre robe, Madame? demanda Adrienne.

— Je l'avais oubliée, répondit ma-

dame Pierrard en souriant; nous la ferons au Havre.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

X

Les relations d'amitié entre madame Caillet et madame Pierrard n'étaient pas rompues; elles se voyaient journellement. Mais Edmond, malgré la présence de sa mère à Paris, se montrait encore moins empressé; on ne le voyait presque plus dans la maison du banquier. Toutes ses journées, il les passait à Passy auprès de madame Duverger et d'Adrienne. Naturellement, on devait être très-mécontent de cette inexplicable et étrange conduite. On n'en laissait rien voir à madame Pierrard ; on se tenait vis-à-vis d'elle dans une certaine réserve étudiée et

on évitait, autant que possible, de lui parler de son fils.

Sans que ce dernier s'en doutât, madame Caillet l'avait fait suivre, et son espion rapporta, un matin, que M. Edmond Pierrard se rendait tous les jours à Passy et qu'il passait presque tout son temps dans une petite maison où demeurait une jeune fille très-jolie. L'habitation avait été louée et meublée par M. Pierrard, et personne n'avait pu lui donner le nom de la demoiselle.

Madame Caillet trouva les renseignements suffisants; elle savait à quoi s'en tenir : la conduite du jeune homme lui était expliquée. D'abord, ce fut de la stupeur, puis des cris d'indignation, de colère et de rage. Madame Mazurier fut de l'avis de sa fille, déclara que c'était une abomination, une injure, et cria plus fort qu'elle. On ne pouvait

se montrer assez sévère pour un fait aussi scandaleux.

Il y eut immédiatement un conseil de famille, duquel, par convenance, on crut devoir exclure mademoiselle Ernestine. Mais la jeune fille n'était ni aveugle ni sotte, et elle avait l'oreille fine, si fine, qu'à travers une cloison elle entendit les graves délibérations du conseil.

Pour commencer, M. Caillet se mit à rire en disant :

— Eh ! morbleu ! il faut bien que jeunesse se passe !

A quoi madame Caillet répondit d'un ton sec et pincé :

— Quand les hommes ont lâché cela, ils ont tout dit ; c'est le passeport de leur impudeur.

— Je prends fait et cause pour Ernestine ! s'écria madame Mazurier ; ce n'est pas un mois, deux mois avant

d'épouser une jeune fille qu'on se livre à un pareil dévergondage.

— Péché caché... murmura le banquier.

— Monsieur, l'interrompit la vieille dame avec emportement, c'est avec de semblables maximes qu'on détruit la famille!

— Si vous ne voyez pas l'injure qui nous est faite à tous, je vous plains, ajouta madame Caillet.

— Je partage l'opinion de ma mère, dit M. Caillet fils. Edmond est sans excuse à mes yeux.

Enfin, après discussion, il fut décidé que M. Caillet écrirait immédiatement au Havre, à M. Pierrard, pour le mettre au courant de la situation, et qu'on ne dirait rien à madame Pierrard, qui adorait son fils et sur laquelle on ne croyait pas pouvoir suffisamment compter.

Le jour même, on l'attendait à dî-

ner avec son fils; il fut convenu qu'on redoublerait d'amabilités et de prévenances auprès d'elle, et que, vis-à-vis de M. Edmond, on montrerait une froideur digne, qui lui ferait comprendre la réprobation dont on flétrissait sa conduite.

M. Caillet écrivait dans la soirée à M. Pierrard, et le soir, au dîner, on suivit exactement le programme du conseil de famille. Mademoiselle Ernestine, elle-même, prit une attitude fière et donna à sa physionomie, habituellement si avenante, une sévérité glaciale.

Quand on eut pris le café, la nuit étant belle et tiède, on proposa de descendre dans le jardin. Ernestine s'empara du bras du jeune homme et, l'entraînant sous des marronniers séculaires :

— Venez, Monsieur, lui dit-elle,

venez; nous avons à causer ensemble sérieusement.

Au bout d'un instant, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, en hochant la tête :

— Je sais tout !... fit-elle.

— Que voulez-vous dire ? que savez-vous ?

— Je sais que vous êtes un homme affreux. Vous ne m'aimez pas, Monsieur.

— Oh ! je proteste contre vos paroles ! Je ne vous aime pas !... c'est bien méchant de me dire cela... Jamais frère n'a aimé sa sœur d'une amitié plus sincère que celle que j'ai pour vous.

— Vous ne mentez pas ?

— Vous mentir à vous, si franche et si vraie en toutes choses !...

— Alors, vous avez pour moi l'amitié d'un frère ?

— L'amitié, la tendresse, le dévouement...

— Assez. Et l'autre comment l'aimez-vous ?

— L'autre ?

— Oui, la demoiselle que vous allez voir tous les jours.

— Quoi ! vous savez...

— Tout, je vous l'ai dit. Allons, allons, répondez.

— Et bien ! je l'aime autant que vous. Seulement...

— Pas comme une sœur, dites donc cela tout de suite.

— C'est vrai. Vous voyez que je ne vous mens pas. Après cet aveu, Ernestine, voulez-vous toujours m'épouser ?

— Quant à cela, Monsieur, jamais, jamais, jamais !

— Et vous allez me détester ?

— Je le devrais, mais je sens là que je ne le pourrai pas.

— Oh ! cœur d'or, chère et bonne enfant, comme je vous ai bien jugée !

— Qu'est-ce que vous dites là, Monsieur ? Je ne suis pas bonne, entendez-vous, je ne veux pas l'être.

— Vous êtes adorable.

— Vous n'avez pas le droit de me faire des compliments, je vous le défends.

— Vous repoussez mon amitié ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Eh bien, puisque nous restons amis, je vais à l'instant vous donner une preuve irrécusable de mon amitié ; je vais vous confier ce que tout le monde, excepté ma mère, ignore encore. Voulez-vous m'écouter ?

— Si ce que vous allez me dire ne me plaît pas, je vous prierai de vous taire.

— C'est convenu. Un jour, il y aura bientôt un mois, j'ai rencontré

une jeune fille charmante, sage, honnête et bonne comme vous. Comme vous encore, elle a des cheveux noirs superbes et sa figure ressemble un peu à la vôtre.

— Ah !

— Mais vous êtes riche, heureuse, et elle était pauvre, si pauvre et si malheureuse, que si vous eussiez connu ce malheur immérité, votre bon cœur se serait brisé de douleur. Sa mère, qui appartient à une famille opulente, l'a fait élever dans un pensionnat de premier ordre; elle a reçu une éducation semblable à la vôtre. Cette mère, un modèle de résignation, de dévouement et d'abnégation, s'est trouvée sans ressources, par suite de circonstances malheureusement trop communes. Ne pouvant plus payer la pension de sa fille, elle la retira du pensionnat, et, pour vivre, elles travaillè-

rent ensemble. Un jour, la mère tomba malade, l'enfant travailla pour deux. Pour payer le médecin et les médicaments, pour que la malade eût son bouillon gras, la nuit, le jour, sans cesse, pendant dix-huit heures chaque jour la jeune fille tira son aiguille; cela dura plusieurs mois. Je vous ennuie peut-être?

— Mais non, mais non... continuez.

— Tout ce qu'elle gagnait, — c'était si peu, d'ailleurs, — pourvoyait aux besoins de chaque jour. Une échéance arriva, celle du terme de loyer; on n'avait pas d'argent, on ne put payer. Le propriétaire fit vendre tout ce qu'elles possédaient, les chassa de sa maison et elles se réfugièrent dans une chambre d'hôtel où vous ne voudriez pas loger des pigeons. C'est en ce moment que je rencontrai la jeune fille. En appre-

nant leur horrible misère, je fus vivement ému...

— Je comprends, l'émotion a gagné le cœur et vous l'avez aimée... autrement qu'une sœur.

— Pas encore.

— Alors, continuez, continuez...

— Certainement, je m'intéressais à elle.

— Parce que vous avez un bon cœur.

— C'était de la sympathie, de la pitié, si vous voulez, ce sentiment qu'on éprouve pour tout être qui souffre.

— Je sens cela.

— Mais un hasard inouï me fit découvrir un secret bien ignoré.

— Un secret ?

— J'eus la preuve que la grand'-mère de cette jeune fille qui m'intéressait avait autrefois prêté à mon grand-père, à moi, une somme re-

lativement importante, et que cette somme, qui ne fut jamais remboursée, avait probablement sauvé notre maison d'une ruine complète. Comprenez-vous, Ernestine? j'apprenais cela, et cette pauvre malade, cette enfant, qui se tuait de travail, étaient dans la misère quand mon père a des millions. C'est alors, alors seulement, que l'émotion dont vous parliez il y a un instant a gagné mon cœur !... Ernestine, vous pleurez

— Je pleure?... Ah ! c'est vrai, je ne m'en apercevais pas... Aussi vous me dites des choses... Edmond, quand elle sera votre femme, vous me la ferez connaître.

— Oui, car vous êtes dignes l'une de l'autre, et vous vous aimerez.

— Ah! les bonnes paroles, comme cela me fait du bien! Mais vous ne m'avez pas dit son nom?

— Elle s'appelle Adrienne.

—Adrienne, c'est joli... Adrienne.. Edmond.

— J'ai bien encore quelque chose à vous dire ; seulement...

— Mais je veux tout savoir, tout, tout.

— C'est que cela va bien vous surprendre.

— Tant mieux.

— Eh bien, Adrienne est votre cousine.

— Ma cousine ?

— Germaine, puisque sa mère est la sœur de la vôtre.

— C'est vrai, cela ?

— Pourquoi vous tromperais-je ?

— Ainsi, j'ai une tante, une cousine, et je ne le savais pas, et on ne me l'a pas dit !...

— Les parents ne sont pas obligés de dire tout à leurs enfants.

— Oh ! je trouve cela indigne.

Edmond, voulez-vous me donner leur adresse ?

— Je n'ai plus de secret pour vous. Elles demeurent, 22, rue Decamps, à Passy.

— Je ne l'oublierai pas, merci. A votre tour, apprenez ceci : Mon père, ma mère, mon frère et ma grand'-mère savent tout.

— Je l'ai deviné.

— Mais ils ne connaissent pas le nom.

— J'ai pris mes précautions pour cela.

— Ils croient que vous voyez chaque jour à Passy une... pas une fiancée, et aujourd'hui même, mon père a dû écrire à M. Pierrard pour l'en informer.

— Je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Ne suis-je pas votre amie ?

— Oh ! oui, et la meilleure.

— Maintenant, Edmond, mon ami, mon cousin, embrassez-moi... Dépêchez-vous donc... Les voilà sur nos talons, et je ne veux plus vous parler de la soirée.

Il lui mit un baiser sur le front et elle s'envola comme un papillon.

En rentrant chez lui, Edmond écrivit à son père la lettre suivante :

« Mon cher et bon père,

» J'ai appris ce soir que M. Caillet venait de t'écrire pour te parler de moi. J'ignore ce que sa lettre peut contenir ; mais quoi qu'il te dise, je te demande de ne point juger ma conduite ni tels ou tels faits sans m'avoir entendu.

» Un événement important s'est produit, cher père ; je ne puis plus accepter l'honneur que M. et madame Caillet voulaient bien me faire de m'admettre dans leur famille. Tu

peux le leur faire savoir dès aujourd'hui.

» La santé de maman est excellente.

» Nous t'attendons avec impatience.

» A bientôt les explications.

» Ton bien affectionné fils,

» EDMOND. »

Il était plus de minuit. Pour être bien sûr que sa lettre partirait par le premier train du matin, le jeune homme la porta immédiatement dans une des boîtes de l'administration des postes.

XI

Trois jours après sa lettre à M. Pierrard, M. Caillet reçut un télégramme lui annonçant l'arrivée à Paris de l'armateur.

La dépêche, expédiée quelques minutes avant qu'il se rendît au chemin de fer, ne le précédait que de quelques heures.

— Enfin ! s'écria la vieille madame Mazurier, je vais donc pouvoir dire tout ce que j'ai sur le cœur à un homme qui a toujours été l'esclave du devoir, inflexible devant les lois de l'honneur.

Surtout, pas de faiblesse, continua-t-elle en s'adressant à sa fille ; il

y a une parole donnée, des engagements pris; nous devons en réclamer l'exécution d'une façon absolue. Si ma petite-fille ne devenait pas la femme d'Edmond Pierrard, que dirait le monde? D'ailleurs, ce mariage donne satisfaction à toutes nos ambitions, il faut qu'il s'accomplisse. Tu as remarqué comme moi l'attitude de madame Pierrard; depuis quelques jours elle est d'une froideur... Elle est évidemment contre nous; c'est indigne. Je l'ai observée avec attention; on dirait qu'elle approuve Edmond, qu'elle est d'accord avec lui.

— C'est vrai, et je trouve sa conduite vis-à-vis de nous inexplicable, répondit madame Caillet.

— Il est impossible qu'elle ne sache rien de ce qui se passe.

— Elle est d'une faiblesse pour son fils...

— Une telle faiblesse est de la lâcheté ! Et cette comédie qu'elle joue ici ; oh ! c'est odieux !...

Après cet échange de paroles, la mère et la fille se mirent à leur toilette, afin d'être prêtes à recevoir M. Pierrard.

Celui-ci arriva entre dix et onze heures. Son visage était pâle, fatigué, son front assombri, soucieux ; il y avait de la tristesse dans son regard, de l'hésitation dans sa voix, de la contrainte dans ses manières ; on devinait ses préoccupations.

Cela n'échappa point à l'œil observateur et inquiet d'Ernestine.

Madame Caillet avait avancé l'heure du déjeuner avec l'intention d'être agréable à l'armateur. Dès qu'il eut changé de linge et de vêtements, on se mit à table. Le repas fut assez animé, presque gai, parce que M. Caillet, qui aimait à rire,

ne voulut point se priver de cet agrément. On parla de finances, ce qui plaît généralement à un banquier, et aussi de commerce — exportation et importation, — pour obliger M. Pierrard à ne pas rester muet. L'armateur déclara qu'il n'avait rien à désirer au point de vue des affaires, des transactions commerciales.

On ne prononça ni le nom de madame Pierrard ni celui d'Edmond.

La question grave était réservée. On ne pouvait la traiter devant Ernestine.

Après le dessert, la jeune fille se leva sans rien dire, sortit de la salle à manger et rentra dans sa chambre.

On fut enchanté qu'elle eût pris d'elle-même le parti de se retirer.

Du reste, Ernestine pouvait se dispenser d'entendre ce qui allait être dit, elle le savait d'avance.

Un instant après, toute la famille était en grande conférence dans l'appartement de madame Mazurier.

M. Pierrard écouta avec un étonnement douloureux l'accusation portée par les deux femmes contre son fils.

Il était arrivé à Paris avec des appréhensions ; mais il croyait seulement à une bouderie d'Edmond survenue à la suite de quelque petite querelle entre lui et Ernestine, ou même avec madame Mazurier, dont il connaissait le caractère altier, l'humeur peu facile. Ce qu'on venait de lui apprendre lui parut excessivement grave ; son front se rembrunit encore.

— Et sa mère est avec lui et elle ne se doute de rien ! fit-il.

— Une mère qui adore son fils se laisse facilement tromper, dit madame Mazurier. Avec une caresse,

M. Edmond lui bouche les yeux. Mais vous êtes prévenu, M. Pierrard, vous savez tout, et si j'avais un avis à vous donner...

— Dites votre pensée, Madame.

— Vous agiriez tout de suite et très-énergiquement.

— C'est bien mon intention, Madame.

— Croyez-le, M. Pierrard, ce qui nous préoccupe absolument aujourd'hui, c'est l'intérêt de M. Edmond.

— Oh ! je n'en doute pas... Plus je réfléchis à tout cela, plus je trouve la conduite de mon fils incompréhensible ; c'est inouï, cela confond ma raison.

— Nous n'y pourrions croire nous-mêmes, si nous n'étions pas très-exactement renseignés, dit madame Caillet.

— Mais pour louer et meubler

ainsi une maison, il lui a fallu de l'argent.

— Vous n'ignorez pas que M. Edmond a un compte chez moi, dit le banquier.

— Oui, il a capitalisé les gratifications que sa mère et moi lui avons accordées depuis quelques années.

— La somme se montait à environ vingt mille francs.

— Et il a retiré...?

— Depuis trois semaines plus de dix mille francs.

— Il va bien pour un débutant, dit l'armateur avec un sourire plein d'amertume.

Après un moment de silence il reprit :

— Le jour même où votre lettre m'est parvenue, j'en recevais également une de mon fils. Je ne crois pas devoir vous en cacher le contenu. L'insensé me charge de vous ap-

prendre qu'il ne peut plus accepter l'honneur — parce qu'il ne s'en trouve plus digne, sans doute — que vous vouliez bien lui faire en lui donnant mademoiselle Ernestine pour femme,

— Oh ! voilà qui dépasse toutes les bornes ! s'écria madame Mazurier en blémissant.

— Une telle humiliation, à nous ! reprit madame Caillet d'une voix aigre et plaintive ; notre Ernestine dédaignée !... Ce mépris pour ma fille bien-aimée !...

— Diable, diable, grommela le banquier en se grattant derrière l'oreille, ce qui lui arrivait chaque fois qu'une difficulté surgissait devant lui.

— Moi, dit le jeune Caillet en se haussant sur la pointe des pieds pour faire gagner à sa taille un ou deux centimètres, je considère de sembla-

bles paroles comme un outrage fait à notre nom, comme une injure sanglante! Si M. Edmond Pierrard persistait dans sa résolution, je me verrais forcé de lui demander réparation.

Après avoir lancé ces paroles d'une voix indignée, M. Gustave Caillet sortit de la chambre en proie à une violente agitation.

— Quel gaillard! murmura le banquier émerveillé.

— Mon gendre, répliqua madame Mazurier, c'est un sang généreux qui coule dans ses veines; vous devez vous enorgueillir de posséder un tel fils.

— Certainement, et c'est ce que je fais souvent, répondit M. Caillet.

— M. Pierrard, interrogea madame Mazurier, après la demande que vous nous avez faite, pouvez-vous admettre que le mariage de

votre fils avec Ernestine puisse être rompu?

— Nullement, Madame.

— Pourtant, votre fils...

— C'est un fou, Madame.

— Je crois, comme vous, que sa raison est momentanément égarée.

— Il faut bien qu'il ait perdu la tête, puisqu'il ne voit pas le tort immense qu'il peut causer à ma fille, dit madame Caillet. Si le refus dont elle est l'objet était connu, sa réputation de jeune fille serait gravement compromise. La méchanceté du monde aurait beau jeu ; elle serait livrée comme une proie à la calomnie... Quelle joie pour ceux qui nous jalousent, qui nous envient!.... Comme nous serions déchirés par ces gens haineux! Il n'y aurait pas assez de boue dans la rue pour nous la jeter. On n'accuserait pas M. Edmond Pierrard, allez; on explique-

rait sa conduite et son outrage en flétrissant mon enfant. Les méchantes gens ne sont jamais embarrassés ; quand le mal n'existe pas, ils l'inventent. Ils trouveraient à ma fille toutes sortes de défauts qu'elle n'a pas; l'innocente serait condamnée sans pitié. On nous ferait payer chèrement notre fortune, le luxe de notre maison, que beaucoup même, parmi ceux qui se disent nos amis, ne nous pardonnent point.

— Tous ces malheurs ne sont pas à redouter, répondit M. Pierrard avec émotion ; mon fils est simplement égaré; il n'a pu renier si vite les principes d'honneur dans lesquels sa mère et moi l'avons élevé. Il me suffira de lui parler pour qu'il rentre aussitôt dans la voie du devoir et du bien. Le malheureux a subi un entraînement fatal que je déplore; mais celui qui a toujours

été un fils respectueux et soumis, bon, généreux et dévoué, ne se révoltera point, j'en suis convaincu, contre l'autorité d'un père.

— Mon cher Pierrard, dit le banquier à l'armateur en lui serrant la main, voilà de bonnes et excellentes paroles; je suis certain que toute cette aventure se terminera gaiement par un bon mariage.

Revenons à Ernestine. La charmante enfant était vive, prompte dans ses décisions et hardie quand il s'agissait de venir en aide à ceux qu'elle aimait. Une fois seule et libre, elle s'assit près d'une table, traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier, la glissa dans une enveloppe, mit son chapeau le plus coquet, passa sur sa robe une basquine de velours, et sortit de la maison sans prévenir personne. Elle se jeta dans le premier coupé qu'elle

rencontra et se fit conduire rue de Luxembourg.

— Madame Pierrard est-elle chez elle? demanda-t-elle à la concierge.

— Oui, Mademoiselle.

— Et son fils?

— M. Pierrard est sorti.

— Mais il peut rentrer d'un moment à l'autre? Dans tous les cas, cette lettre est pour madame Pierrard; veuillez la lui remettre tout de suite; c'est pressé, très-pressé.

Elle remonta dans sa voiture en jetant ces mots au cocher:

— A Passy, rue Decamps, 22.

Edmond était depuis une heure chez madame Duverger. Ils causaient tous les trois dans le salon, lorsque mademoiselle Caillet sonna à la porte d'entrée.

— C'est bien ici que demeure madame Duverger? demanda-t-elle à la domestique qui vint lui ouvrir.

Celle-ci hésitait à répondre.

— Oh ! soyez sans crainte, reprit la jeune fille, je suis une amie.

— Une amie de Mademoiselle ?

— De madame Duverger et de mademoiselle Adrienne.

— Alors, c'est différent. Quel nom dois-je annoncer à ces dames ?

— Vous direz : une amie qui vient les voir pour des broderies.

La domestique la fit entrer dans la chambre de madame Duverger et alla prévenir ses maîtresses.

— Mais je n'ai pas d'amie qui connaisse notre adresse ! s'écria Adrienne étonnée.

— N'importe, chère Adrienne, recevez tout de même cette demoiselle, dit Edmond. Je profiterai de cet instant où je serai privé de votre présence pour écrire une lettre.

Adrienne et sa mère passèrent

dans la chambre où les attendait Ernestine.

— Celle-ci se leva et, tout en saluant, elle se disait :

— La voilà ! comme elle est belle !

Adrienne s'arrêta stupéfaite devant cette jeune fille qui lui était complétement inconnue, et qui prétendait être son amie. Mais il y avait tant de bienveillance et de douceur dans son regard, tant de grâce dans son sourire que, tout de suite, elle lui pardonna son innocent mensonge.

— Je comprends votre surprise, Mademoiselle, dit Ernestine ; on vous annonce une de vos amies et vous ne me connaissez pas. Pourtant, c'est la vérité, je suis votre amie, et aussi l'amie de madame votre mère. Vous le croyez, n'est-ce pas ?

— Avant vos paroles, Mademoi-

selle, votre bon sourire me l'avait dit, répondit Adrienne.

— Quelqu'un m'a parlé de vous, une personne qui vous aime beaucoup, madame Pierrard.

La mère et la fille tressaillirent.

— Ah ! vous connaissez madame Pierrard ! fit Adrienne.

— Beaucoup, et aussi son fils, M. Edmond Pierrard.

— Et vous venez me voir pour des ouvrages de broderies ?

— Oui : je sais par madame Pierrard que vous avez infiniment de talent, que ce sont des merveilles qui sortent de vos mains. Je brode aussi, moi, oh ! mais pas comme vous... J'adore les belles choses, — ce n'est pas défendu à une jeune fille ! — Je sais, poursuivit-elle avec un fin sourire, que vous allez avoir avec madame Pierrard du travail pour longtemps ; mais je serais heu-

reuse, oui, bien heureuse, si vous vouliez faire aussi quelques petites choses pour moi et me donner vos conseils. Je vous assure que je ne suis pas maladroite; quand je veux, je travaille assez bien; mais je veux si rarement... Voyez-vous, si j'étais un peu votre élève, je ferais des prodiges!

— Elle est vraiment charmante, se disait madame Duverger.

— Eh bien, Mademoiselle, puisque vous le désirez si ardemment, je vous promets de faire quelques ouvrages pour vous.

— Et vous me donnerez des leçons?

— Quand vous aurez vu de mon travail, vous jugerez si je dois avoir cette prétention.

— Oh! comme vous êtes bonne! Je comprends que tout le monde vous aime. C'est cela : nous travail-

lerons ensemble toutes les deux, nous ferons de jolis ouvrages... Madame Pierrard ne dira rien. Vous ne connaissez pas leur maison du Havre ; vous verrez comme c'est beau ! un palais... Des fenêtres, on découvre toute la mer, et quand elle est en colère, on entend le flot qui gronde en se brisant contre les falaises de Sainte-Adresse. Le matin, loin, bien loin, sortant de la brume et de l'horizon bleu, on voit apparaître dans un rayon de soleil, et enflées par la brise, les voiles blanches des bricks, des frégates et des corvettes. Comme c'est beau, la mer ! Quel tableau ! Il est vrai que c'est l'œuvre de Dieu... Aimez-vous la mer, Mademoiselle ?

— Je ne saurais le dire, répondit Adrienne ; autrefois j'ai traversé la Méditerranée ; mais j'étais si jeune que je n'en ai aucun souvenir.

— Vous n'êtes jamais allée sur une des plages de la Manche?

— Jamais!

— Ah! tant mieux! s'écria Ernestine.

Et aussitôt une vive rougeur colora ses joues.

— Quoi! fit Adrienne en souriant, vous êtes donc bien contente de constater mon ignorance?

— Non, ce n'est pas cela. Voyez-vous, je ne connais rien de plus agréable que de jouir de la surprise et de l'émotion qu'éprouve une personne, la première fois qu'on la met en présence du spectacle grandiose de l'Océan. Je pensais au plaisir que, près de vous, bientôt, au Havre, aura M. Edmond Pierrard.

Adrienne et madame Duverger l'examinèrent avec une sorte de surprise mêlée de défiance.

— On sait que je suis très-discrète

et on a confiance en moi, reprit-elle avec un petit air confidentiel et comme si elle eût deviné la pensée de la mère et de la fille. D'ailleurs, si je ne vous disais pas tout ce que je pense, je ne mériterais point de devenir votre amie. Vous n'êtes pas contrariée d'apprendre que je connais votre secret, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, car nous sommes persuadées, ma mère et moi, que vous êtes digne de la confiance que madame Pierrard vous a témoignée.

— Vous avez des parents à Paris, des parents riches... Ils vous ont dédaignées, repoussées, méprisées.... Comme c'est mal ! Pendant des années, vous avez été malheureuses, vous viviez de privations, sans amis, sans personne pour vous aimer et vous consoler... Vos parents riches savaient cela et ils ne vous ont pas secourues !... Tombées dans la plus

profonde misère, on n'a pas entendu une seule de vos plaintes... Ah! c'est beau d'avoir supporté une telle épreuve avec une pareille résignation!... Connaissez-vous M. Caillet?

— Non, Mademoiselle.

— Ce n'est pas un mauvais homme, mais il est banquier et si occupé, si occupé... toujours dans les affaires jusque par-dessus la tête. Madame Caillet n'est pas non plus une méchante femme; seulement, si faible... elle ne voit que par les yeux et n'entend que par les oreilles de madame Mazurier, sa mère. Ah! c'est égal, vous devez bien lui en vouloir.

— Non, Mademoiselle, répliqua madame Duverger, nous n'en voulons à personne; la douleur a occupé tant de place dans nos cœurs qu'il n'y en a jamais eu pour la haine. M. et madame Caillet, puisque vous les connaissez, auraient pu

être meilleurs pour nous, c'est vrai; mais, comme vous le dites, M. Caillet est très-occupé, et ma sœur voit beaucoup de monde. Nous leur pardonnons leur indifférence.

— M. Caillet a un fils, reprit Ernestine en accompagnant ses paroles de petits mouvements très-drôles; c'est presque un homme; il laisse pousser sa moustache et fume déjà des cigares longs comme cela... Cœur excellent et tête folle, un petit monsieur à la mode d'aujourd'hui... Il assiste à toutes les premières représentations, connaît toutes les célébrités parisiennes, et oublie qu'il n'a que seize ans, parce qu'il fréquente des journalistes, qu'il a un cheval et qu'il va seul au bois. On le voit aux courses, et il parle déjà d'avoir une écurie et de faire courir l'année prochaine. N'est-ce pas que cela est très-amusant?

— Je n'y vois rien de mal, répondit madame Duverger en souriant. M. Caillet est immensément riche, et son fils a le droit, même à seize ans, d'être un jeune homme du monde élégant et distingué. Mais ma sœur a aussi une demoiselle, un peu plus âgée que son frère, si je ne me trompe.

— Oh! que je voudrais la connaître! fit Adrienne.

— Ce ne sera pas bien difficile.

— Vous êtes sans doute son amie. Comment est-elle?

— Comme figure, ni bien, ni mal; elle a ainsi que vous de beaux cheveux noirs; elle est capricieuse, volontaire... pas orgueilleuse, par exemple, ni méchante. Ceux qui la connaissent disent tous qu'elle a bon cœur. Voyons, si vous la rencontriez, que lui diriez-vous?

— Je ne sais... mais si elle n'était

pas trop fière, il me semble que je ne pourrais pas m'empêcher de l'embrasser.

— Et malgré le passé... vous l'aimeriez?

— Oh ! de tout mon cœur.

Ernestine se leva et s'écria en se jetant dans les bras d'Adrienne :

— Eh bien, aimez-moi tout de suite : c'est moi qui suis votre cousine !

— De tels anges vous enlèvent jusqu'au souvenir du malheur et des offenses, murmura madame Duverger.

— Comme il y a de bons instants dans la vie ! disait Ernestine.

— La douce émotion, l'heureuse surprise ! reprenait Adrienne.

Et un bruit de baisers échangés succéda à ces paroles.

XII

Pendant que les deux jeunes filles se tenaient enlacées dans une étreinte fraternelle, M. Gustave Caillet se présentait à son tour chez madame Duverger, et s'adressant à la domestique, demandait d'une voix impérieuse à parler immédiatement à M. Edmond Pierrard.

— Mais, Monsieur, répondit-elle, M. Pierrard ne demeure pas ici.

— Soit! mais il y est, j'en suis sûr; je veux le voir, je le verrai.

Il parlait sur un ton si élevé que sa voix arriva aux oreilles d'Edmond qui, nous l'avons dit, était occupé à écrire une lettre. Il se leva

brusquement et courut ouvrir la porte du salon donnant sur le vestibule.

— Gustave ! s'écria-t-il en reconnaissant le jeune Caillet, Gustave ici !... Vous avez à me parler... venez, je suis tout à vous.

M. Gustave se redressa fièrement, voulant imposer par son attitude, et entra dans le salon, son chapeau sur la tête. La porte se referma derrière eux.

— Mon cher Gustave, asseyez-vous, et dites-moi ce qui vous amène.

— Je reste debout, répliqua le jeune Caillet ; j'aurais honte de m'asseoir dans cette maison, sur un de ces siéges.

Edmond fronça les sourcils et prit subitement un air froid et sévère.

— Vous devez aussi avoir hâte de

vous éloigner, prononça-t-il. Parlez donc vite, je vous écoute.

— Monsieur, M. Pierrard est à Paris.

— Je suis heureux de l'apprendre; je l'attends depuis plusieurs jours.

— En ma présence, M. Pierrard vient d'annoncer à mon père et à ma mère que vous ne voulez plus épouser ma sœur.

— Dites que je ne puis plus, que je n'ai plus le droit de devenir son mari.

— Quels que soient les mots, la chose est absolument la même pour moi.

— Mon cher ami, je vais...

— Je vous prie, Monsieur, de me traiter avec moins de familiarité.

— Eh bien, donc, Monsieur, reprit Edmond d'un ton légèrement railleur et en s'inclinant, je vais vous expliquer...

— Je n'admets aucune explication.

— Vous êtes bien absolu, Monsieur ; je me dispenserai donc de vous les fournir.

— Je viens vous demander si, oui ou non, vous voulez épouser ma sœur ?

— Je vous ai déjà répondu.

— Monsieur, quand un mariage a été convenu, que des paroles ont été échangées, qu'il a été officiellement annoncé, la retraite du futur porte atteinte à la réputation de la jeune fille dédaignée, et sa famille doit considérer ce fait comme une insulte.

— Voilà bien de l'exagération.

— Pouvez-vous formuler sur ma sœur et sur sa conduite une accusation quelconque ?

— Mademoiselle Caillet est digne

de tout mon respect, et j'ai pour elle une amitié sincère.

— Je puis donc dire avec raison que rien ne justifie votre étrange conduite vis-à-vis de ma famille, Monsieur, et puisque vous persistez dans votre refus, je le considère comme une injure qui m'est personnelle, et je vous en demande réparation.

— Un duel !... entre nous !

— Oui, Monsieur ; dès ce soir, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

— Vous plaisantez, Gustave ; vous savez bien que nous ne pouvons pas aller ensemble sur le terrain.

— Pourquoi cela, Monsieur ?

— Mais n'y aurait-il que les vieilles relations qui existent entre nos familles...

— L'amitié à laquelle vous faites allusion n'existe plus.

— Je vous assure que vous vous trompez.

— Dites plutôt, Monsieur, que vous ne voyez pas en moi un adversaire digne de vous. Est-ce mon âge qui vous rend si dédaigneux ? Avez-vous peur que la vue de votre épée fasse tomber la mienne de mes mains ?

— Je sais que vous avez du cœur, et je vous connais assez pour répondre de votre courage en toute occasion. Mais je vous l'ai dit, un duel entre nous est impossible; il serait ridicule.

— Je n'accepte pas cette fin de non-recevoir, Monsieur ; vous pouvez avoir votre opinion, mais, moi, j'ai une insulte à venger ! Est-ce donc vous qui auriez peur, monsieur Edmond Pierrard ?

— Vous savez bien le contraire, répondit le jeune homme en sou-

riant et toujours très-calme. Nous avons fait assez souvent des passes ensemble pour ne pas ignorer que je peux me servir d'une épée.

— Oh ! il y a une différence entre les jeux de l'escrime et un combat sérieux, à poitrine découverte.

— Monsieur Caillet, reprit Edmond d'un ton grave, vous voudriez avoir un duel ; il y a des gens qui prétendent que cela pose et fait une réputation ; je trouve ce jugement parfaitement absurde. Je ne chercherai pas à vous faire changer d'idée. Mais vous êtes jeune, impétueux, ardent ; soyez tranquille, attendez un peu ; les occasions de vous battre ne vous manqueront point. Si j'avais réellement offensé vous ou une autre personne de votre famille, je comprendrais votre provocation ; je ne sais pas si j'accepterais un duel, mais je saurais offrir une répara-

tion proportionnée à l'offense. On ne donne pas suite à des projets de mariage entre mademoiselle votre sœur et moi, c'est vrai. Mais la première personne qui ait le droit de se plaindre, c'est mademoiselle Caillet. L'avez-vous interrogée? Enfin, se trouve-t-elle offensée?

— Monsieur, je suis le protecteur et le gardien de la réputation de ma sœur et de la mienne.

— C'est un sentiment élevé que je comprends parfaitement. Mais voyez mademoiselle votre sœur, Monsieur Caillet, causez avec elle, et ensuite revenez me voir. Peut-être alors arriverons-nous à nous entendre.

— C'est-à-dire que vous me traitez comme un enfant! s'écria Gustave.

— Il n'y a pas bien longtemps que vous n'en êtes plus un, répliqua Edmond en souriant.

— Mais pour vous forcer à vous battre, vous voulez donc que je vous insulte à mon tour?

— Je ne vous le permettrai pas. Je vous ferai remarquer aussi que nous sommes ici dans une maison étrangère et que nous l'oublions...

— Oh! Je sais parfaitement où nous sommes.

— Prenez garde de vous tromper, Monsieur.

— Nous sommes chez vous et chez votre...

— Gustave, n'achevez pas. Sur votre vie, pas un mot de plus!

— Ah! ah! fit le jeune Caillet en ricanant, voilà que vous commencez à vous animer; nous allons donc nous entendre. Pourquoi ne parlerais-je pas, s'il vous plaît? Serait-ce par respect pour la Juliette dont vous êtes le Roméo?

— Edmond devint très-pâle et un éclair jaillit de son regard.

— Taisez-vous, taisez-vous donc, dit-il sourdement.

— C'est là qu'elle se cache, n'est-ce pas, derrière cette porte? continua Gustave en élevant encore la voix. Croyez-vous que je vais me gêner pour elle? Non. Je veux qu'elle m'entende et qu'elle sache tout le mépris que j'ai pour ses pareilles.

Edmond poussa un cri de colère, saisit Gustave au collet, et, le secouant avec violence :

— Malheureux! exclama-t-il, tu veux donc que je te brise ou t'écrase sous mes pieds comme une bête malfaisante?

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Ernestine parut sur le seuil.

— Que se passe-t-il donc ici? fit-elle; pourquoi ces éclats de voix?

— Ma sœur ici, dans cette mai-

son ! s'écria Gustave frappé de stupeur.

Et il recula comme à la vue d'un spectre.

— Oui, répondit la jeune fille en marchant lentement vers lui, je suis ici ; et toi, Gustave, qu'y viens-tu faire ? Tu viens y apporter le trouble et l'injure !... C'est moi qui étais derrière cette porte, et qui t'ai entendu... Oh ! Gustave, je ne te croyais pas méchant !... Edmond, vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ?

— Les causes que vous défendez sont gagnées d'avance, répondit le jeune homme.

Madame Duverger et Adrienne entrèrent à leur tour dans le salon.

— Maintenant, Gustave, reprit Ernestine, approche-toi et demande pardon à ta tante et à ta cousine.

— Ma tante, ma cousine... répéta-t-il avec une nouvelle surprise.

— Oui, la sœur de notre mère et sa fille, ma chère cousine Adrienne, qui va bientôt devenir la femme de M. Edmond Pierrard, notre ami.

— Ah! je comprends! s'écria Gustave. Ce que j'ai fait est bien mal!

Il s'approcha, en tremblant et en baissant la tête, de madame Duverger et d'Adrienne, et humblement, avec l'accent du repentir :

— Ma tante, ma cousine, dit-il, je vous demande pardon.

— Après les enfants viendront les parents, reprit Ernestine en entourant de ses bras la taille d'Adrienne.

A ce moment, l'autre porte du salon s'ouvrit brusquement, et l'armateur entra. A la vue du groupe ravissant formé par madame Duverger et les deux jeunes filles enlacées, il s'arrêta stupéfié, et les paroles de colère qu'il avait préparées pour son fils expirèrent sur ses lèvres. Il n'a-

vait pas encore eu le temps de se remettre, lorsque madame Pierrard, prévenue par le billet d'Ernestine, arriva à son tour.

— Mon ami, dit-elle à son mari, voici une lettre de ta mère, lis !

C'est avec une vive surprise et une profonde émotion qu'il lut les lignes tracées par la main de sa mère vénérée.

— Voici l'obligation écrite et signée par ton père, reprit madame Pierrard.

— D'après ces documents, dont je reconnais la valeur, dit M. Pierrard, une somme de soixante mille francs, prêtée à mon père par madame Mazurier, a pu prévenir une faillite désastreuse et sauver l'honneur de notre famille. Ce capital n'a jamais été remboursé, mais les intérêts ont été payés...

— Par la Banque de France, mon

père, dit Edmond, jusqu'en 1854, année de la mort de madame Mazurier, la première femme de M. Mazurier. Mais il y a mieux encore, mon père.

— C'est vrai ; suivant la lettre de ma mère, les soixante mille francs de madame Mazurier devaient avoir une part d'association dans notre maison. Je dois la moitié de ma fortune aux héritiers ou aux ayants droit de madame Mazurier.

— Ces héritiers, mon ami, les voilà, dit madame Pierrard en montrant à son mari Adrienne et sa mère. Je te présente madame Duverger, la petite Claire dont parle la lettre de madame Pierrard et mademoiselle Adrienne, sa fille, bientôt la nôtre aussi, si tu ne me désapprouves pas, si tu donnes ton consentement à cette union.

Ernestine s'approcha de l'armateur

et lui dit, avec un mouvement de tête charmant :

— Vous ne le refuserez pas, monsieur Pierrard, ce petit consentement, n'est-ce pas ?

— C'est donc un complot ? s'écria-t-il.

— Mais oui, et vous en étiez, sans vous en douter.

— Comment, j'en étais !...

— Parfaitement, puisque papa vous a fait venir à Paris pour tout arranger.

— Je ne comprends rien encore à tout cela ; mais puisque vous êtes tous heureux, je veux l'être avec vous.

Ernestine lui sauta au cou.

— Vous êtes bien gentil, lui dit-elle, et pour votre récompense, voilà un gros baiser en attendant les autres.

— Mon ami, reprit madame Pierrard, tu payeras notre dette d'argent, Edmond acquitte celle de la reconnaissance.

FIN.

PQ
2387
R37S6
t.7

Richebourg, Émile
Les soirées amusantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY